This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578742 8

NKK
Mérr

MÉLODIES POÉTIQUES

PARIS. TYP. SIMON RAÇON ET Cie, RUE D'ERFURTH, 1.

Joseph MÉRY

MÉLODIES

POÉTIQUES

Ἔρος

PARIS
VICTOR LECOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10 — RUE DU BOULOI — 10

MDCCCLIII

S.S.O.
M'C.S

LENOX LIBRARY
NEW YORK

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR

La plupart de ces poésies sont inédites et remontent à diverses époques de la vie de l'auteur. M. Méry ne comptait jamais les publier; son système est celui-ci : les poésies intimes ne doivent pas sortir du cercle de l'intimité ; l'oiseau chante pour l'arbre, et non pour le public.

Cédant à de vives instances d'amis, M. Méry a livré à son éditeur un nombre très-considérable de poésies inédites, en lui permettant de choisir à sa convenance. Ce choix a été fait et s'est accru de quelques pièces déjà publiées dans les journaux et revues. Plusieurs, parmi les inédites, appartiennent, par leurs sujets, au caprice et à l'imagination, et leurs héroïnes sont des *Iris en l'air*, pour nous servir de l'expression très-juste et très-spirituelle de Boileau.

Des satires, des poëmes politiques et ***Napoléon en Égypte***, avec leurs éditions innombrables, ont signalé les premiers pas de M. Méry dans la carrière littéraire : pourtant, sa vocation spéciale n'était pas là où le hasard de ses débuts l'avait poussé. Le poëte ne choisit pas son point de départ : il subit quelquefois l'impérieuse volonté d'une circonstance. Le volume que nous publions aujourd'hui place M. Méry sous un jour tout nouveau et dans un genre de poésie qui est sans doute celui de sa prédilection.

PREMIÈRE PARTIE

MÉLODIES

LA VIE

Sur l'épine ou sur la rose
Vivons calmes, en tout lieu ;
Notre vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu.

Que le jour meure ou renaisse
En hiver comme en été,
Éternisons la jeunesse
Par l'éternelle gaîté.

Cueillons les heures chéries
Sans souci de la saison,
En été sur les prairies,
En hiver près du tison.

Donnons-nous des couleurs vives,
Donnons-nous le teint vermeil,
Le jour avec des convives,
La nuit avec le sommeil.

Laissons ouvrir notre porte,
Tranquilles dans la maison,
Qu'un messager nous apporte
L'ambroisie ou le poison.

Si du sort qui sur nous veille
Nous ignorons le chemin,
Faisons-nous toujours la veille
Le bonheur du lendemain.

C'est au hasard qu'il faut vivre :
Or, vivons insoucieux ;
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

SUR LA TERRASSE DES AYGALADES

De ce haut perron où les roses
Montent pour toucher notre main,
On peut voir d'un coup d'œil trois choses :
La mer, la ville et le chemin.

La mer nous dit : Crains mes naufrages,
J'ai noyé mes meilleurs amis;
Et ceux qui bravaient mes orages
Dans mon algue sont endormis.

La ville nous dit : Je suis pleine
De fracas, de brume et d'ennuis;
Mes jours sont voués à la peine,
Et je manque d'air pour mes nuits.

Le chemin nous dit : Mon ornière
Mène aux pâles climats du Nord ;
On trouve à ma borne dernière
Les peuples assis dans la mort.

Or, la vie est ici dans l'ombre
Pleine d'un air délicieux,
Au milieu de ces fleurs sans nombre,
Comme les étoiles des cieux ;

Sous ces toits rougis par la tuile,
Baignés par un azur divin,
Où naît l'arbre qui donne l'huile,
Le pampre qui donne le vin ;

Au pied des montagnes arides,
Dont les fleurs couvrent les sommets,
Où le printemps des Hespérides
Commence et ne finit jamais ;

Sous ce ciel plein de mélodies,
Doux échos du divin séjour,
Sur ces collines arrondies
Comme les choses de l'amour ;

Sous ces verdoyantes arcades,
Qui conseillent le doux sommeil,
Dans l'arc-en-ciel de ces cascades
Qui pleuvent avec le soleil.

Sur ces bords où tout nous convie
Vivons d'extase et de langueur;
Cet air est celui de la vie,
La fête des sens et du cœur;

Vivons dans ce limpide espace,
Et, sans songer au lendemain,
Laissons à la foule qui passe
La mer, la ville et le chemin.

PENSÉE

Hormis l'amour, dans ce monde,
L'amour, céleste démon,
Tout est vanité profonde,
Comme l'a dit Salomon.

L'APPARITION AU BAL

1829

Un jour, j'étais au bal; les belles jeunes filles
Parlaient mode nouvelle, ou dansaient en quadrilles,
Et dans un angle obscur du salon trop étroit,
Pendant que, seul de tous, j'écoutais d'un air froid
Les airs napolitains, les vives barcarolles,
Les valses emportant d'amoureuses paroles,
Elle parut, laissant le châle au corridor,
Avec ses blonds cheveux noués au peigne d'or,
Son cou blanc et si pur, son visage de fée,
Et sa robe de bal sous le sein agrafée,
Riante et gracieuse; ainsi d'un pas léger
Les femmes de Paris marchent sous l'oranger,
Quand, jetant ses couleurs aux pelouses fleuries,
Le tiède mois de mai pare les Tuileries.

Bientôt on l'entoura : les agiles danseurs
Lui prodiguaient en rond d'enivrantes douceurs;
Tous voulaient l'entraîner à la salle bruyante
Où bondit sous l'archet la valse tournoyante,
Et la vierge riait ; c'était le premier soir
Qu'aux banquettes d'un bal elle venait s'asseoir.

Moi, danseur invalide et prophète morose,
Je me disais le sort de cette jeune rose.
Pour l'engager au bal par des mots obligeants,
Précipitez-vous tous, folâtres jeunes gens !
Un jour, quelque époux grave, ennemi du mystère,
Tout radieux d'orgueil au sortir du notaire,
Après festins de noce et galants madrigaux,
Couvrira ce front pur de baisers conjugaux !
Le lendemain, honteux des nocturnes délices,
Il parlera de banque et de bruits de coulisses,
Et maudira son joug en suppliant le ciel
De trancher la moitié de sa lune de miel.
Quelle erreur ! il fallait à la vierge inquiète
Un compagnon d'élite, une âme de poëte,
Un homme qui comprit tout ce qu'un jeune cœur
Peut recéler d'amour sous un rire moqueur !
Qui lui dirait : Oh ! viens loin d'un monde peu sage :
Le feu de ces cristaux ternit ton frais visage ;
Quitte le bal poudreux et ce brillant essaim
Dont le souffle a flétri le bouquet de ton sein ;
Viens aux pins odorants de la verte colline,
En robe sans festons de blanche mousseline,

« C'est le beau mois où, dans l'espace,
« La lune salue en naissant
« L'étoile de Vénus qui passe
« Sur les pointes de son croissant ;

« C'est la saison de vive flamme,
« Où l'homme écoute à son réveil
« Chanter l'antique épithalame
« De notre terre et du soleil !

« Le ciel, lumineuse merveille,
« A mis ses astres les plus beaux,
« Et, pour éclairer notre veille,
« Il allume tous ses flambeaux.

« A minuit, le ciel étincelle ;
« La mer est son miroir dormant.
« Allons voguer sur la nacelle,
« Entre ce double firmament. »

Ah ! ce fut la nuit sans pareille !
Je marchais à votre côté,
Votre voix douce à mon oreille,
Et dans mes yeux votre beauté !

Où sont tant de choses aimées,
Baume divin de mes ennuis ?
Et mes collines embaumées,
Et mes hymnes des tièdes nuits ?

Et la mer qui parlait aux grèves,
Beaux sites tant de fois dépeints?
Et le sommeil doré de rêves
Sur la mousse où chantent les pins?

Plus d'été! le ciel monotone
Me dit que l'hiver est vainqueur;
Le vent désolé de l'automne
M'a versé l'amertume au cœur!

Rien n'exalte plus mon envie,
La sombre nuit tombe sur moi;
Lève-toi, soleil de la vie,
O soleil d'amour, lève-toi!...

LES HEURES

Les heures sont des fleurs l'une après l'autre écloses
Dans l'éternel hymen de la nuit et du jour ;
Il faut donc les cueillir comme on cueille des roses,
Et ne les donner qu'à l'amour.

Ainsi que de l'éclair rien ne reste de l'heure
Qu'au néant destructeur le temps vient de donner ;
Dans son rapide vol embrassez la meilleure,
Toujours celle qui va sonner ;

Et retenez-la bien au gré de votre envie,
Comme le seul instant que votre âme rêva,
Comme si le bonheur de la plus longue vie
Était dans l'heure qui s'en va !

Vous trouverez toujours, depuis l'heure première
Jusqu'à l'heure de nuit qui sonne douze fois,
Les vignes sur les monts inondés de lumière,
Les myrtes à l'ombre des bois.

Aimez, buvez : le reste est plein de choses vaines.
Le vin, ce sang nouveau, sur la lèvre versé,
Rajeunit l'autre sang qui vieillit dans nos veines
Et donne l'oubli du passé.

Que l'heure de l'amour d'une autre soit suivie !
Savourez le regard qui vient de la beauté :
Être seul, c'est la mort ! Être deux, c'est la vie !
L'amour, c'est l'immortalité !

SUR L'ÉCORCE D'UN ARBRE

Un jour de fête,
Un jour de deuil,
La vie est faite
En un clin d'œil.

SOUS LES PINS DU CHATEAU DE ***

1840

La fraicheur descend de l'arbre
Sur le marbre,
Sur la rose et le gazon,
Sur les charmantes prairies,
Si fleuries,
Qui courent à l'horizon.

Sous la verdoyante arcade
La cascade
Tombe avec l'ombre du soir,
Avec l'odeur exhalée
De l'allée,
Ainsi que d'un encensoir.

Assis sous l'ombre flottante,
Douce tente
Déployée en verts rameaux,
On ressent au fond de l'âme
Cette flamme
Qui donne l'oubli des maux.

On voit tomber de la source,
Dans sa course,
L'eau d'une naïade en pleurs,
Et qui mollement arrive
Sur la rive
Pour jouer avec les fleurs.

Tout donne joie au village
Qu'au bel âge
Avec tant d'amour j'aimai,
Lorsque les joyeuses filles
Aux charmilles
Cueillaient les roses de mai.

Que manque-t-il à ta fête,
O poëte?
Ton regard ne sourit pas...
— La femme que j'ai laissée,
La pensée,
Errante sur tous mes pas.

SÉRÉNADE NAPOLITAINE

La vague vient de Sorrente,
Odorante,
Sur nos têtes Vénus luit ;
Comme toi fille de l'onde,
Belle blonde,.
Elle va dorer ta nuit.

Vénus voit ton hyménée :
Elle est née
Sur ces flots que nous aimons ;
Elle embaume de sa bouche
Et ta couche,
Et l'oranger de ces monts.

Laisse tes persiennes vertes
Entr'ouvertes
Au balcon des corridors;
Que toute harmonie arrive
De la rive
Jusqu'à l'alcôve où tu dors.

Entends-tu dans de doux rêves,
Sur les grèves,
Fuir le flot napolitain?...
Entends-tu la voix touchante
Qui te chante,
A bord du canot lointain?

Entends-tu les mandolines
Aux collines
Où se font les doux larcins?
Les vagues napolitaines,
Les fontaines
Qui tombent dans les bassins?

Entends-tu la douce brise
Qui se brise
Dans les jasmins espagnols,
Dans les myrtes de nos iles,
Doux asiles
Où chantent les rossignols?

Ah! toutes ces harmonies
Sont unies;

Elles parleront demain
A la vierge de la veille
Qui s'éveille
Voilant ses yeux de sa main.

Demain, fleurs des Hespérides,
Monts arides,
Ciel d'azur, golfe enchanté,
Tu les verras reparaître,
Et pour être
Le cadre de ta beauté.

Dans cette nuit amoureuse
Sois heureuse ;
Aux bras de ton jeune amant,
Jouis de l'heure présente
Séduisante :
Car l'heure à venir nous ment.

LA MEILLEURE MUSIQUE

Mai 1839

A l'heure où la femme
N'ose refuser,
Quand la lèvre en flamme
Lui chante un baiser ;

A l'heure où les gerbes
Sont d'un or vermeil,
A l'heure où les herbes
Brûlent au soleil ;

A l'heure où repose
Le pauvre faucheur,
Où la jeune rose
N'a plus de fraîcheur,

Oiseau qui fredonne
L'amour dans les airs,
Cygne qui nous donne
Ses derniers concerts;

Ruisseau qui babille
Sous le vert rameau,
Chant de jeune fille
Dansant sous l'ormeau;

Mélodie immense,
Orchestre enchanté,
Qui meurt ou commence
Dans les nuits d'été;

Brise des collines,
Golfe murmurant,
Saule qui t'inclines
Sur l'onde en pleurant,

Douces harmonies,
Vous ne valez pas
Deux bouches unies
Qui se parlent bas.

AVANT LE BAL DE LA VILLA

SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE

1834

Partons pour la villa voisine,
Les grands pins nous y conduiront;
Leur parfum d'ambre et de résine
Charmera les fleurs de ton front.
Elle est tiède, cette soirée,
Et comme en juin tu t'es parée;
Sur ton corsage de satin,
Trop échancré par ta Palmyre,
Jette pourtant un cachemire:
Il fait froid quand vient le matin.

Mon Dieu! comme te voilà belle!
Voyons s'il ne te manque rien...

Comme ta rivière étincelle!
Que cette robe te va bien!
De quel goût elle est agrafée!
Comme Beppo t'a bien coiffée!
Vraiment j'ai du bonheur à voir
Tomber des cheveux aux oreilles
Ces belles grappes de groseilles:
Le rouge est charmant sur le noir.

A ton front quelle pure ligne
Sous tes cheveux forme un croissant!
Comme il est beau ton cou de cygne
Qui toujours ondule en dansant!
Jeunes danseurs et jeunes filles
T'admireront dans les quadrilles
Comme une reine dans sa cour;
Sur tes épaules toutes nues
Combien de lèvres inconnues
De loin frissonneront d'amour!

Un instant pour moi reste encore:
Quand je suis seul tu m'appartiens;
Le bal ne finit qu'à l'aurore,
Laisse-moi ta main que je tiens.
Bientôt que de mains empressées,
Par ton corsage caressées,
Dans les polkas t'enlèveront!
Eh bien! je jure de me taire
En voyant ta danse adultère,
La glace aux pieds, la flamme au front.

Laisse-moi voir comme en un rêve
Qui me conseille un doux larcin
Cet astre double qui se lève
Sur l'horizon pur de ton sein!
Tes bracelets, couple timide,
A tes bras d'agate fluide
N'osent pas servir d'ornements;
Et sous cette robe divine
Tout ton corps, qu'un regard devine,
Fait l'aumône à tes diamants!

Dans ce songe tu me rappelles
La déesse qu'on cherche en vain,
Inconnue au ciseau d'Apelles
Et fille d'un sculpteur divin:
Cette Vénus qui dans Capoue
Offrit le duvet de sa joue
Aux lèvres du jeune Annibal,
Cette Vénus, chef-d'œuvre unique,
Qui change en robe sa tunique,
Cette nuit, pour danser au bal.

Je vais mourir de jalousie,
Et je meurs rien que d'y penser!
O mon Dieu! quelle fantaisie
Pousse les femmes à danser?
Eh bien! nous tous tant que nous sommes,
Graves maris ou jeunes hommes,
D'honneur, nous ne comprenons pas
Le sot plaisir qu'on trouve à faire,

Dans une brillante atmosphère,
Des figures avec des pas :

Oui, partons : le premier quadrille
Se prépare, va le saisir ;
Cours à cette vitre qui brille,
C'est l'astre adoré du plaisir.
Mon Dieu ! si par mon imprudence
Tu manquais une contredanse,
J'aurais des remords trop cuisants !
Va ! Je veux ce que tu désires ;
Sois coquette, et par des sourires
Réponds à mille courtisans !...

APRÈS LE BAL DE LA VILLA

SONGE D'UNE NUIT D'AUTOMNE

1834

Le parc ferme ses grilles,
Danseurs et jeunes filles
Ont brisé les quadrilles ;
Les lustres sont éteints ;
La foule se retire,
Nous entendons bruire
Ses longs éclats de rire
Sous les arbres lointains.

Tout dort depuis la veille ;
Nul voisin ne s'éveille ;
Bientôt à mon oreille
Résonne un bruit charmant :

C'est ta porte embaumée
Ouvrant l'alcôve aimée,
Et qui s'est refermée
Sous le doigt d'un amant.

Oh ! viens que je t'admire !
Quitte ton cachemire,
Ta robe de Palmyre ;
Montre, sans refuser,
Ta bouche demi-close,
Coussin de velours rose,
Où murmure et se pose
L'extase et le baiser ;

Et ce qui fait ma gloire,
Ta chevelure noire,
Tes épaules d'ivoire,
Festin de volupté ;
Et, sans guimpe et dentelle,
Ces formes d'immortelle
Qu'inventa Praxitèle
Sur son marbre enchanté !

Nos Vénus des Musées,
Par les siècles usées,
Seraient toutes brisées
Auprès de ton miroir,
Si sa glace fidèle
Conservait le modèle

Que je place auprès d'elle,
Pour doublement te voir !

Oh ! que de mains pressées,
D'amoureuses pensées,
De flammes insensées,
Tu laisses après toi !
A ce monde en délire
Qui briguait ton sourire
Maintenant je puis dire :
Cette femme est à moi !

Pour cette nuit donnée,
Cette heure fortunée,
Sitôt morte que née
Avec l'aube du jour,
Quel trésor de largesse,
Quel fleuve de richesse
Exiges-tu, maîtresse ?... —
Cette chanson d'amour !

LOIN D'ELLE

A LA CAMPAGNE

1836

Si l'absence la voile
A mes ennuis,
Je la vois dans l'étoile
Des belles nuits;

Dans le souffle qui ride
Le doux gazon,
Et dans l'azur limpide
De l'horizon.

Je l'écoute en silence,
J'entends sa voix
Dans le son qui s'élance
Du sein des bois;

Dans les chants des fontaines
Aux claires eaux,
Dans les forêts lointaines
Pleines d'oiseaux;

Dans le pin qui résonne
Mélodieux
Sous cette ardente zone,
Pays des dieux;

Dans le flot qui s'avance,
Italien,
Aux côtes de Provence
Comme un lien;

J'aspire son haleine
En arrivant
Sous l'arbre de la plaine,
La lèvre au vent;

Cette éternelle image,
Qu'on ne voit pas,
Reçoit mon tendre hommage
A chaque pas;

Toujours elle se lie
A mon côté;
La nature est remplie
De sa beauté.

EN REVENANT DE LA MER

A L. G***

1839

C'était l'heure où le ciel se constelle de mondes,
Où Dieu, pour embellir ces bords que nous aimons,
D'une main a plongé le soleil dans les ondes,
De l'autre fait lever la lune sur les monts!

O chaste souvenir d'une soirée heureuse!
La mer semblait venir de l'horizon lointain
Pour baiser mollement de sa vague amoureuse
Vos jolis pieds dans leur satin,

L'astre des nuits brillait en inclinant son disque,
Et, pour vous laisser voir, il rallumait le jour;
On eût dit un sultan regardant l'odalisque
Qu'il a promise à son amour.

De sa gaze d'argent l'atmosphère sereine
Caressait votre corps et luisait après vous ;
Et, comme le velours des tapis d'une reine,
A vos pieds le sable était doux.

Moi, de toute ma force et de toute mon âme,
Oh ! que j'aurais voulu de mes mains retenir
Ce fugitif instant de douceur et de flamme
Passant pour ne plus revenir !

LE BAISER ET LA LARME

L'un et l'autre n'ont plus de charme
Quand le cœur vient à se briser ;
Le baiser commence une larme,
La larme finit un baiser.

ÉPITHALAME SUR LE LAC

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger ;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La nuit sereine
Tombe des cieux ;
Suivons la reine
De ces beaux lieux.
Suivons l'épouse
Sur la pelouse
Où nous allons,
L'épouse aimée,

Fleur embaumée
De nos vallons.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Cueille aux prairies,
Au pied des monts,
Les fleurs chéries
Que nous aimons :
C'est ta couronne,
L'été la donne
Pour un instant.
A la chapelle,
L'hymen t'appelle,
L'amour t'attend.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Charmante fille
Fraîche d'appas,
Tout ce qui brille
Ne dure pas;
L'amour t'invite,
Savoure vite

Ce premier jour;
Vois l'hirondelle:
Souvent comme elle
Passe l'amour!

La nuit vient, l'étoile étincelle.
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

ACROSTICHE

1836

Ange et femme à la fois, d'elle-même inconnue,
Météore divin qui traversa la nue
A l'heure où son époux cherchait un astre au ciel;
Le nom qu'elle a reçu, cet album doit le taire,
Il brille dans ces mots à l'ombre du mystère;
A la lèvre, il se fond comme un rayon de miel.

BRUNE ET BLONDE

1840

Belle brune et belle blonde,
Pourquoi vous aimez-vous tant ?
Pourquoi donc, à chaque instant,
Votre bouche fraîche et ronde
D'un humide feu s'inonde
Sous un baiser haletant ?

Pourquoi, sous les voûtes d'ombre
Qui voilent l'azur des cieux,
Dans le parc silencieux,
Cherchez-vous un recoin sombre,
Où vos caresses sans nombre
Pour témoins n'ont que vos yeux ?

Vous défiorez trop de choses
Pour vos deux futurs maris;
Ils attachent tant de prix
Aux fleurs de la veille écloses,
A ces fruits, peints par des roses,
Qu'aucun baiser n'a mûris !

A MADEMOISELLE C. G***

APRÈS LE BALLET DE LA PÉRI

Avril

C'est le mois des charmantes choses :
L'aurore a de fécondes pleurs,
Et les sœurs des lis et des roses,
Les femmes, caressent les fleurs.
Sylphide à l'aile diaphane,
Nul souffle mondain ne profane,
Nulle main vénale ne fane
Ces fleurs qu'un poëte vous doit;
Vous ne rencontrerez personne
Entre ma main qui vous les donne
Et votre main qui les reçoit.

EN REVENANT DE LA CAMPAGNE

AVEC UN BOUQUET

Septembre 1839

Tantôt j'étais aux champs, triste, tête baissée,
Sur chaque noble fleur jetant une pensée,
Et vous la renvoyant par le chemin de l'air
Couverte de parfums, vive comme l'éclair.
Et, lorsque j'eus compté, dans ma marche indolente,
Ce sérail odorant, l'arbre, la fleur, la plante,
Depuis la violette obscure sur le sol
Jusqu'au pin lumineux qui monte en parasol,
Je sentis que mon cœur se serrait à l'idée
Que demain chaque fleur, expirante et ridée,
Tomberait au soleil, sans avoir un instant
Réjoui vos beaux yeux de son lustre éclatant.
Alors, comme un faucheur coupe les hautes herbes,
Et, sous l'été brûlant, met les épis en gerbes,

J'ai moissonné ces fleurs à travers les chemins,
Toutes, et n'ayant pas assez de mes deux mains,
Toutes dignes de vous, toutes de noble tige,
Avec leurs noms heureux, leur parfum, leur prestige.
Et puis, tièdes encor de leur charmant berceau,
J'ai fait de tant de fleurs un immense faisceau,
Un sublime bouquet, comme jamais poëte
N'en offrit à l'autel la veille d'une fête;
J'ai pris tout un jardin et je vous l'ai porté
Avec les doux rayons du dernier jour d'été !

AVEC UNE FLEUR DE FORGET-ME-NOT

Ne m'oubliez pas, je vous prie,
Les yeux fixés sur cette fleur;
Elle arrive de la prairie,
Elle gardera sa couleur.

A l'heure où notre soif s'abreuve,
Sous le ciel brûlant de l'été,
Buvez de l'eau de chaque fleuve,
Hormis du fleuve de Léthé.

SOUHAITS

A L*** G***

1839

A vous la joie, à vous les fêtes,
Les tissus de toutes couleurs,
Les triomphes et les conquêtes,
Les chansons de tous les poëtes,
Les parfums de toutes les fleurs!

A vous toutes les harmonies
Que le printemps chante le soir,
Toutes les essences unies
Au souffle embaumé des génies
Dans la colline et l'encensoir!

A vous tous les brillants trophées
Qui séduisent l'œil des amours,

Toutes les perles agrafées
Par la main habile des fées
Aux plis des robes de velours!

A vous les myrtes des vallées
Qui couronnent un front charmant,
Les guirlandes d'or ciselées
Et les couronnes étoilées
Dont se pare le firmament!

A vous, dans les nuits engourdies,
Le chant qui donne un doux réveil!
A vous toutes les mélodies,
Toutes les notes applaudies
Sous le lustre et sous le soleil!

Oh! si, par mes désirs de flamme,
J'obtenais ces biens précieux,
A pleines mains, de cœur et d'âme,
Je vous les donnerais, madame,
Pour un sourire de vos yeux.

LA DANSEUSE

A MADEMOISELLE C. G***, APRÈS UNE REPRÉSENTATION DU BALLET DE GISELLE

Comme la rapide gazelle
Qui lutine aux bords des étangs,
Comme la verte demoiselle
Qui joue avec l'air du printemps,
Avec les filles de Giselle
Riez toujours, dansez longtemps.

Bayadère, sylphide, almée,
La femme de tous les amours,
La femme entre toutes aimée
Est celle qui danse toujours!

La femme naquit pour la danse,
Son pied s'émeut au moindre son,
Et pour s'agiter en cadence
Il n'a pas besoin de leçon.

Quand la veille elle nous enchante,
Nous en rêvons le lendemain ;
Avec son pied blanc elle chante,
Et parle avec sa blanche main;

Tous ses jours sont des jours de fête,
Comme les fêtes du sérail ;
Et les beaux pays, pour sa tête,
Épuisent l'or et le corail.

Charme des yeux, elle sait plaire
A nos jours pleins de longs ennuis,
Doux rayon, elle nous éclaire
Dans les froides brumes des nuits.

Toujours une grâce nouvelle
Éblouit notre œil enchanté,
Quand la gaze voile et révèle
Sa radieuse nudité.

C'est l'illusion, fleur vivante,
Fantôme serein du plaisir,
Que toute sagesse nous vante,
Que toute lèvre veut saisir;

C'est le charmant reflet d'un songe
Qui rayonne sur tous nos pas,
Comme l'amour, divin mensonge,
Seul rêve qui ne trompe pas.

C'est un ange d'amour qui passe
Devant le regard ébloui,
Et qui laisse après dans l'espace
L'ombre d'un corps évanoui.

Comme la rapide gazelle
Qui lutine aux bords des étangs,
Comme la verte demoiselle
Qui joue avec l'air du printemps,
Avec les filles de Giselle
Riez toujours, dansez longtemps.

DÉPART

1840

Vous allez donc quitter notre brillant Midi
Pour les brouillards de plomb, pour le ciel engourdi,
Qui sur votre Angleterre pleure !
C'est bien : il faut vouloir ce que veut le destin !
Maudit soit le clocher qui, dimanche matin,
De ce départ sonnera l'heure !

Rappelez-vous là-bas, sur l'Océan lointain,
Le parfum amoureux et la voix de satin
De la mer où vous êtes née;
Aux pays du brouillard, de la pluie et du vent,
Pensez de cœur et d'âme, oh ! pensez bien souvent,
A notre Méditerranée !

Rappelez-vous nos bois sur le golfe voisin,
Nos coteaux émaillés d'olive et de raisin,
Nos montagnes et nos vallées:
Le Prado, qui, toujours tout heureux de vous voir,
Pour votre front divin toujours faisait pleuvoir
L'or et l'azur dans ses allées!

Rappelez-vous les pins, le ciel étincelant,
Gemenos et Saint-Pons, la Baume de Roland,
Le sable des rives aimées;
Les verts tapis de mousse où l'on aime s'asseoir,
Le sourire de l'aube et les brises du soir
Sur les collines embaumées!

Rappelez-vous ces bords que vous avez chéris,
Et les saules riants et les vieux tamaris
Que l'Huveaune tranquille arrose,
Et la falaise avec son dôme oriental,
Où votre beauté pure avait pour piédestal
Un grand rocher de granit rose!

Et, ce qui vaut bien mieux que les monts et les bois,
Que les pins, que la mer, à l'amoureuse vôix,
Que notre ciel de douce flamme,
Que tout ce que le cœur et les yeux aiment tant,
Souvenez-vous qu'ici vous laissez en partant
Un cœur, le frère de votre âme!

ITALIA

A MADAME LA COMTESSE ***, QUE J'AVAIS RENCONTRÉE EN ITALIE, ET QUE JE RETROUVAIS A PARIS

1833

Sur ce globe où l'on se promène,
Le cœur flétri, les yeux en pleurs,
Dans notre terrestre domaine,
Où l'épine couvre les fleurs,
Pour avoir un moment de trêve,
Pour jouir de quelque doux rêve
Et charmer un chagrin cuisant,
Il faut que l'agile pensée
Ressaisisse une heure passée
Et s'endorme sur le présent.

Dans ces jours où la mort commence,
Quand il fait noir à l'horizon,
Lorsque Paris, la ville immense,
M'étouffe comme une prison,
Courbé par la mélancolie,
Je pense à la belle Italie :
Elle console mes ennuis ;
Je vois avec les yeux de l'âme
Le soleil de ses jours de flamme
Et les étoiles de ses nuits.

Vous qui comprenez les poëtes,
Et qui prenez de votre main
Des roses pour toutes les fêtes,
Un crêpe noir le lendemain,
Si parfois la brume qui passe
Devant vous répand dans l'espace
Ennui secret, vague chagrin,
Et si votre vitre qui pleure
Ne vous fait pas rêver à l'heure
Où le jour deviendra serein ;

Oh ! rappelez-vous ces vallées
Vierges du souffle des hivers,
Ces villas aux longues allées
De peupliers et de pins verts ;
Ces horizons aux grandes lignes,
Ces ormeaux mariés aux vignes
Qui pendent sur le grand chemin,
Et, pleurantes aux bords des fleuves,

Ces calmes cités, nobles veuves
Du grand peuple qui fut Romain !

Rappelez-vous ces nuits sereines,
Pleines de joie et de doux bruits,
Ces bals, où présidaient les reines,
Ces concerts de toutes les nuits;
Ces quadrilles aux danses vives;
Ces festins où tous les convives
S'appelaient par des noms si beaux;
Ces fêtes, mourant à l'aurore,
Lorsque le jour venait éclore
Aux pâles lueurs des flambeaux !

Surtout rappelez-vous Florence,
Cette sirène aux doux liens,
Qui vous fait oublier la France
Avec ses chants italiens;
Qui conte sur ses promenades,
Ou sous les hautes colonnades,
Ses fastes graves ou badins,
Et vous endort avec ses brises
Sur les marbres de ses églises
Ou sur les fleurs de ses jardins !

Et dans sa villa radieuse
Cette fête que nous donna
Avec sa voix mélodieuse
La divine *prima donna!*

Fête où la France et l'Angleterre
Ont su réunir un parterre
De grandes dames et de miss
Pour applaudir, dans leurs extases,
Toutes les angéliques phrases
Que nous chante Sémiramis !

Il est d'autres villes au monde
Pleines de splendides bazars,
De jardins qu'un fleuve féconde,
De temples meublés par les arts ;
D'autres où l'air que l'on respire,
Et qui dans les arbres soupire,
Est suave comme le miel ;
Mais c'est dans la seule Italie
Que l'œuvre de l'homme s'allie
Aux magnificences du ciel !

EMPOLI

A MADEMOISELLE AMÉLIE DE SAINT ***

Empoli *, doux rivage
Aux riantes maisons,
Beau fleuve, tiède plage
De fleurs et de gazons :

Sur tes molles collines
Chantent avec le vent
Les douces mandolines,
Les cloches du couvent.

C'est toi qui nous l'annonce
Cette ville, ta sœur,

* Délicieux village à quelques lieues de Florence ; toutes les jeunes filles y travaillent aux chapeaux de paille.

Que la bouche prononce
Avec tant de douceur.

Empoli, quand on foule
Ton bienheureux gazon,
Florence se déroule
Et luit à l'horizon.

Dans ta vive auréole
D'azur et de gaîté,
Le jour léger s'envole
Comme un songe d'été;

Toujours on s'y réveille
Sur un riant chemin;
Le bonheur de la veille
Renaît le lendemain.

Aux chants de la folie,
Tressez dans ces vallons
La paille d'Italie,
Filles aux cheveux blonds;

Devant la fraîche place
Qui vous voit réunir,
Le voyageur qui passe
Emporte un souvenir.

ÉPITHALAME AUX BORDS DE L'ANIO

A MADAME F***

1834

Anio, tu reflètes
A tes deux horizons
Toutes les violettes
Qui bordent tes gazons.

Ton eau limpide arrose,
Avec un joyeux son,
Le jasmin et la rose
Qui parent le buisson.

Ta naïade prépare,
Au midi du verger,
La blanche fleur qui pare
L'épouse et l'oranger.

Mais ces fleurs que ton onde
Réjouit en courant
Ont une reine blonde
Dans ce bois odorant :

C'est la fleur qui s'habille
De soie et de satin,
La veille, jeune fille,
Et femme ce matin,

Celle que ta pelouse
Vit courir si souvent ;
Aujourd'hui jeune épouse
A son bonheur rêvant.

Change ton eau mouvante
En un miroir poli
Pour cette fleur vivante,
Reine de Tivoli.

A L'ILE DE MALTE

SUR LE ROSEAU-ROSE, AU BORD DE LA MER

Septembre 1839

Malte, rocher de fleurs, plein de tièdes asiles,
Sois bénie à jamais entre toutes les îles,
C'est toi qui la vis naître!... et d'un air caressant
Tu couvris le berceau du bel ange naissant!
Dis-moi : — Quand elle vint se révéler au monde,
Que de paillettes d'or le ciel mit sur ton onde!
N'est-ce pas que ce jour fut un jour bien serein,
Qu'un plus tendre concert monta du flot marin,
Que, pour mieux réjouir cette fille des anges,
Un vent plus doux baisa tes fleurs et tes oranges,
Que même sur les rocs de tes vallons déserts
La rosée, à midi, tomba du haut des airs,
Que les papillons d'or et les vives abeilles
Respectèrent les fleurs promises aux corbeilles,

Afin que rien d'impur, à son premier festin,
N'arrêtât sur sa lèvre un sourire enfantin!...
Ile sainte, dis-moi, toi qui l'as caressée,
Lorsque tu recueillis sa première pensée,
Dis-moi quels cris d'amour célestes ou mondains
Éclatèrent partout dans tes mille jardins;
Quand l'enfant, arrivée à son âge de femme,
Éblouit le soleil sur ton rocher de flamme,
Et qu'elle illumina de ses regards premiers
Les dômes ondoyants des gracieux palmiers!
N'est-ce pas que ce fut une divine fête?
Qu'un nuage de fleurs environna sa tête,
Qu'une brise d'amour descendit de ton ciel,
Plus douce mille fois que le lait et le miel?...
Jamais, depuis le jour où, sur ces mêmes plages,
Vénus, abandonnant son lit de coquillages
Au murmure de l'onde, au doux chant des oiseaux,
Belle à ravir, sortit de l'écume des eaux,
Jamais, oh! non, jamais, la mer intelligente
Qui vole de Marseille au golfe d'Agrigente
N'entendit retentir sur le flot enchanté
Un cri plus triomphal, hymne de la beauté!...
Si ton nom prononcé m'attendrit, île sainte,
Ce n'est point pour les murs qui bornent ton enceinte,
Ce n'est point pour les noms de tes vieux chevaliers,
Qui dorment dans un cloître, à l'ombre des piliers,
Ni pour ta noble gloire, en cent combats acquise!..
C'est que ton plus doux fruit, ta fleur la plus exquise,
Ta fille la plus belle, au déclin d'un beau jour,
A passé devant moi dans un rêve d'amour!...

LA CHANSON DE RAPHAËL

Rafaello disait à sa maitresse :
Stella, je veux,
Je veux demain obtenir une tresse
De tes cheveux :
Celle qui flotte à ton cou de madone
Blanc et poli,
Celle qu'au vent ton caprice abandonne
A Tivoli ;

Celle qui joue à travers tes dentelles
Dans la saison
Où tu vas voir bondir les cascatelles
Sur le gazon,

Lorsque tu viens parmi les jeunes filles,
Fleur de gaité,
Avec ton souffle embaumer les quadrilles
Des bals d'été ;

Celle que j'aime et qui vers moi s'incline
Quand nous parlons
Tout bas le soir, au pied de la colline,
Dans les vallons ;
Celle qui flotte entre tes mains unies,
Quand, l'œil fermé,
Tu vas le soir chanter aux litanies :
Ora pro me.

J'attends de toi ce doux présent ; j'espère
L'avoir demain ;
Je le ferai bénir par le saint-père,
Mon Dieu romain.
Et j'en serai bien plus fier, ô ma belle !
Venant de toi,
Que Léon X n'est fier de sa chapelle
Peinte par moi.

A TORQUATO TASSO

A Saint-Onuphre, près du tombeau de saint Pierre,
Une pieuse main a décoré le tien ;
C'est là que bien souvent, les pleurs sous la paupière,
Avec ton ombre j'ai savouré l'entretien.

Que de fois je t'ai dit : O poëte sublime,
O frère de Virgile, Italien latin,
Toi qui sus retrouver la harpe de Solime
Et l'hymne de Sion sur le mont Palatin ;

Poëte noble et grand, dont l'âme fut blessée,
Et qui chantas, pour nous, l'étendard de la croix,
Godefroy de Bouillon et la sainte Odyssée,
Et ce camp des croisés commandés par vingt rois;

Le mont où s'accomplit un céleste mystère,
Le jardin tout baigné des pleurs d'un saint amour,
Et l'église où l'on voit le sombre sanctuaire
Dont les croisés parlaient en pleurant au retour.

Poëte de foi pure et de vive croyance,
Quels furent pour tes chants ta vie et ton destin?
Dis-nous que t'ont produit tes hymnes de vaillance,
Quels princes t'ont admis à leur royal festin?

Toi, le chantre des lieux témoins d'un saint prodige,
Tu promenas partout un amour sans espoir,
Des Alpes à l'Arno, du vieux Tibre à l'Adige,
Lieux si doux à connaître et si doux à revoir;

Et cet amour brûlant d'une flamme éternelle,
Où les siècles ont mis leur grave majesté,
Ne trouva devant lui qu'une femme rebelle
Mesurant sa noblesse avec ta sainteté!

TRINITÉ DU POÈTE

Fleurs qu'adore
La beauté,
Ciel que dore
La gaîté,
Hors la ville,
Frais asile,
Mer tranquille :
C'est l'été !

Lune pleine,
Mer qui luit,
Tiède haleine
Qui la suit,

Sous la treille,
Douce veille,
Sans pareille :
C'est la nuit !

Feu qui dore
Tout séjour,
Et dévore
Chaque jour,
Deuil et fête,
Dans la tête
Du poëte :
C'est l'amour !

A UNE JEUNE FILLE MALADE

Astre qui brille
Aux feux du jour,
Charmante fille,
Pense à l'amour :
Oui, la mort blême
Marche à grands pas ;
Mais, quand on aime,
On ne meurt pas.

SOUPÇON INJUSTE

Tibur, 1854

L'aube n'est pas levée encore,
Où courez-vous, le front riant?
Allez-vous remplacer l'aurore,
Vieille concierge d'Orient?

Et, dans un élan qui vous pose
Sur la cime du mont vermeil.
Avec vos jolis doigts de rose
Ouvrir les portes du soleil?

Quel souci vague ou quelle idée,
Ou quel songe au réveil soudain,
Fleur vivante, vous a guidée
Vers les sœurs de votre jardin?

Tout dort dans la villa de marbre :
Le ruisseau pur dort dans les prés.
L'oiseau sous les feuilles de l'arbre,
La cigale sur le cyprès.

— Je vais, bien avant la lumière,
Là-bas, aux bords de l'Anio,
Rendre visite à la chaumière
Du bon vieillard Antonio.

J'ai su qu'il était en souffrance :
Quand la nuit couvrait l'horizon
Il aura rêvé l'espérance,
Je veux que son rêve ait raison.

J'ai là des pièces d'or sans nombre ;
Me comprenez-vous? — En effet,
Deux choses se cachent dans l'ombre :
Le crime comme le bienfait.

A ZOÏLE

CHANT D'UN GARDIEN DU SÉRAIL

Mouna, chère au sultan, l'odalisque choisie,
La fleur du lac Néhoul, la perle de l'Asie,
Vient de sortir du bain, les cheveux ondoyants;
D'aloès et d'iris ma main l'a parfumée
Avec un saint respect ; elle est la bien-aimée
D'Achmin, commandeur des croyants !

Mais à quoi pense donc ce fils du grand prophète?
Comment peut-on aimer une femme ainsi faite?
Son pied est si petit, que ma main le voilait.
Elle a de grands yeux noirs, une longue paupière,
Un cou de cygne, un sein aussi dur que la pierre,
Un corps aussi blanc que le lait.

Elle est affreuse à voir ! Aussi, quand je dénoue
Ses cheveux qui s'en vont ruisseler sur sa joue,
Et les agrafes d'or de ses voiles soyeux,
Quand elle est nue et que sa jambe délicate
Divise l'eau qui fume aux baignoires d'agate,
De dégoût je ferme les yeux !

Je les ferme encor plus quand, sortant des baignoires,
Elle tord dans ses mains ses longues tresses noires,
Et, le corps embaumé du doux parfum des eaux,
Elle va s'incliner à la fenêtre ouverte
Pour entendre, à l'abri de la persienne verte,
Le chant matinal des oiseaux.

Puis je suis condamné, pauvre esclave tartare,
Pour servir son caprice, à prendre une guitare,
A tirer quelques sons de mes doigts complaisants.
La danse est son bonheur de fille, elle en raffole !
Et je vois s'agiter, dans sa nudité folle,
Tout son ivoire de quinze ans !

Quel métier ! et que l'homme est fou quand il se livre
A ces amusements si vains, au lieu de vivre
Sans femme et sans amour, comme nous vivons, nous !
Oh ! nous sommes trop fiers dans notre indépendance
Pour couvrir de baisers une folle qui danse
Et pour l'adorer à genoux !

A SA FILLE ZOÉ

Fille charmante de Zoïle,
Je voudrais bien, douce Zoé,
Vivre avec toi, seul dans une île,
Comme Robinson Crusoé.

Ce bonheur, dont je désespère,
Aurait double charme pour moi :
Je ne verrais jamais ton père,
Et je te verrais toujours, toi !

UNE VEILLE DE FÊTE

A MADEMOISELLE C. G***

J'ai choisi les fleurs les plus belles
Pour vous les présenter demain ;
Le croirez-vous? pas une d'elles,
Au marché, n'a tenté ma main.

J'ai vu la fleur que rien n'égale,
Le lis des reines et des rois,
Et la rose que le Bengale
Réchauffe pour les pays froids;

Les fleurs qui naissent près du Gange,
Et que le soleil cultiva
Pour la lèvre et les yeux d'un ange
Ou pour les pieds de mon Héva;

Le lavantera de Cythère,
Fleur d'argent aux clochettes d'or,
Que la sultane avec mystère
Offre aux émirs de Bengador;

Les fleurs à tige aristocrate,
Rose de Chine et dahlia,
Mêlant à la teinte écarlate
L'ivoire du magnolia.

Ces fleurs que la grâce décore,
Hélas! on l'a dit bien souvent,
Attendez quelques jours encore,
Il faut jeter leur cendre au vent.

Et, lorsqu'elles tombent fanées,
Il semble, en voyant leur pâleur,
Que l'amour qui les a données
Va se flétrir comme la fleur.

Mais ces vers, qu'un rayon de flamme
Sur cette page gravera,
Rayons du cœur et fleurs de l'âme,
Jamais rien ne les fanera.

A VIRGILE

Tibur, 1834

Sous les pins de Tibur, au feuillage sonore,
Toi, tu l'as bien connu cet amour qui dévore,
A l'heure de midi, quand la flamme est dans l'air,
Quand le soleil, dorant le roc de la sibylle,
Fait pleuvoir ses rayons sur le fleuve immobile,
Change la cascade en éclair ;

Quand, sous les feux du ciel, la campagne se ride
Aux ardeurs du Lion et de l'été torride,
Et qu'un chaud zéphyr joue avec les épis blonds,
Et qu'on entend de loin, en notes inégales,
Sur l'écorce des pins retentir les cigales,
Mugir les bœufs dans les vallons ;

A l'heure où le dieu Pan, sous des arceaux de lierre,
Enseigne un air d'amour à la nymphe écolière
Et chante, en alternant la flûte avec la voix ;
Où l'Apollon berger abandonne ses chèvres,
Et va, la flamme au front et le baiser aux lèvres,
Embrasser Daphné dans les bois ;

A l'heure où, vers Tibur, devant les cascatelles,
Les myrtes de l'amour, le thym, les immortelles,
Les genêts aux fleurs d'or, les clochettes d'iris,
Les sauvages œillets, les humbles violettes,
Exhalent sous les monts, immenses cassolettes,
Le parfum aimé de Cypris.

Il semble alors que tout, dans la zone agrandie,
Arbres, fleuves, gazons, couronnés d'incendie,
S'agitent dans les bras d'un invisible amant,
Et que, dans les sillons embrasés de l'espace,
Chaque étincelle d'or est un baiser qui passe
Chargé des feux du firmament !

Tant de siècles éteints, ô Virgile ! ô mon maître !
Ces feux brûlent encor ton divin hexamètre,
Soit qu'il chante Phyllis, soit qu'il chante Didon,
Ou soit que, par l'erreur d'un caprice profane,
Il refuse la robe et le lin diaphane
A la bergère Corydon.

Oui, tous les aiguillons de la chair et de l'âme
Scandent, sous le soleil, tes dactyles de flamme,

Et notre corps glacé, dans la neige engourdi,
Se donne, avec tes vers, une amoureuse fête,
Et sent vibrer au cœur, comme dit le prophète,
La flèche qui vole à midi * !

Aujourd'hui, toute chose ici s'est écroulée,
Mais la brise de feu par ton cœur exhalée,
Mais les divins amours que ton vers nous a peints,
Sous la roche où, brisé, le vieux temple s'incline,
Vivent avec l'écho, parlent sur la colline,
Chantent avec la voix des pins !

Et toujours à midi, quand, sous la verte arcade,
La voix des pins se mêle au bruit de la cascade,
Quand les grelots d'argent brillent sur les cyprès,
Si, joyeuse au soleil, une nymphe moderne,
Fille de Tivoli, vient fouler la luzerne
Et cueillir des fleurs dans les prés,

On croit la reconnaître ; un jour tu l'as chantée :
Oui, c'est Chloé la brune, ou sa sœur Galatée,
Qui fuit quand on l'a vue ; oui, c'est Amaryllis
Ou la blonde Aglaé, si chère au vieux Silène,
Aglaé qui secoue, en volant sur la plaine,
Une blanche gerbe de lis.

Oui, c'est bien une nymphe, en robe de bergère,
Car elle a déposé sa tunique légère,

* A sagitta volante in die, ab incursu et demonio meridiano. (David, Psaumes.)

Qu'elle livre flottante aux feuilles des roseaux,
Et l'on voit, à travers le rideau des vieux saules,
L'ivoire savoureux de ses fraiches épaules
S'arrondir au-dessus des eaux.

En ce moment divin, si toute la nature,
Si la création, comme la créature,
S'agite sous le feu dont l'amour l'inonda,
C'est qu'une jeune fille, aux caresses de l'onde,
Toute nue, a livré sa tête brune ou blonde,
Cherchant le cygne de Léda;

C'est qu'après deux mille ans cette nymphe romaine,
Fille de tes amours, naquit sur ton domaine,
Sous la treille où ta main cueillit les pampres verts,
Et que le frais Tibur, aux vierges de ta race
Donne, sans l'épuiser, cette éternelle grâce
Souvenir vivant de tes vers!

MINORA CANAMUS *

C'est pour
L'amour,
Charmante
Amante,
Que la
Villa
Se pare
De feux,
Prépare
Ses jeux,
Ses fêtes
Coquettes,

* L'auteur a écrit cette pièce devant un musicien qui prétend que les vers ont toujours dix syllabes de trop pour un compositeur.

Ses longs
Salons,
Ses marbres,
Ses arbres,
Ses chants
Touchants,
Son ombre
Si sombre,
Ses beaux
Flambeaux,
Sa mousse
Si douce;
Et lourds
Velours,
Fougère
Légère,
Tapis
D'épis
Que brise
La brise,
Vergers,
Bergers,
Prairies
Fleuries,
Bonheur
Qui noie
Le cœur
En joie,
Azur
Si pur,

Étoiles
Sans voiles,
Gaîté
D'été,
Verdure
Qui dure
Dix mois
Aux bois,
Aux treilles
Vermeilles,
Aux pins
Alpins,
Aux rives
D'eaux vives,
Dans la
Villa,
Ces choses
Écloses
Sont pour
L'amour!

A OVIDE

Oui, tu fus malheureux entre tous les poëtes!
Oui, la foudre en passant sur les plus hautes têtes,
Les prenant pour un mont, les frappe trop souvent,
Et, comme tu l'as dit, celui que, de son aire,
L'aigle du roi des dieux touche avec le tonnerre,
S'étonne de se voir vivant.

Et tu vécus! A vivre, un instinct nous excite
Après les plus grands maux; et tu vins chez le Scythe
Pour subir la rigueur d'un ciel plat et glacé,
Toi, né dans les rayons de la zone romaine,
Arbre de poésie, exilé du domaine
Où le bonheur t'avait placé.

Je comprends les douleurs qui déchiraient ton âme
Quand tu pensais de loin aux horizons de flamme,
Ce cercle lumineux de ton pays natal;
Au village où riait ta jeunesse première,
Au dôme étincelant d'azur et de lumière
De ton beau ciel oriental!

Oui, ton exil fut dur! tu ne méritais guère
Cette mort réservée aux coupables vulgaires,
O prince de l'esprit, des amours et des vers!
Et pourtant le génie, inextinguible flamme,
Ce baume de l'exil et ce soleil de l'âme,
En printemps changea tes hivers!

O poëte! il est donc une force inconnue
Qui fait jaillir des fleurs sur une lande nue,
Qui des climats glacés réchauffe l'horizon,
Fait sourire le cœur quand la paupière pleure,
Et donne des sons doux et des ailes à l'heure
Si lente dans une prison?

Les vers ont adouci ton agonie amère!
Tout poëte, ici-bas, souffre depuis Homère,
Mais tout poëte garde un baume précieux
Qu'aux vulgaires malheurs le vieux Destin refuse,
Baume qu'a préparé la secourable muse
Ou dans l'Olympe ou dans les cieux.

NAISSANCE D'ÈVE

Délicieux moment, où l'âme peut connaître
Le charme de la vie et le bonheur de naître !
A mon premier réveil, j'aime, je sens, je vois,
Je pense, et ma pensée arrive avec ma voix.
Je connaissais déjà tout ce qui m'environne,
L'astre qui me sourit, l'azur qui me couronne,
L'eau qui baigne mes pieds. Sans doute, en me créant,
Dieu m'a tout révélé dans la nuit du néant.

Cette eau vive qui ruisselle,
Miroir d'ange si fidèle,
Où la femme se voit belle,
Fait le charme de mes yeux :

Sous cet arbre qui m'enchante
J'aime encore l'air que chante
L'oiseau libre, voix touchante
Que la terre donne aux cieux ;
Mais vous, filles de l'aurore,
Fleurs que l'aube fait éclore,
Quand sa flamme vous colore,
Je vous aime cent fois mieux.

Fleurs qu'un ange m'a données,
Sœurs divines, sœurs ainées,
Sur ces rives fortunées
Rien n'égale vos couleurs ;
Fraîches roses, rien n'égale
Votre grâce virginale,
Quand la brise matinale
Vous émaille de ses pleurs.
C'est un ange qui m'apprête
Tant d'extases pour ma fête,
Tant d'étoiles sur ma tête,
Sur ma couche tant de fleurs !

CHŒUR DES FLEURS

Dieu nous créa d'un sourire,
Tout jardin est notre empire ;
L'air que ta bouche respire,
C'est nous qui le parfumons :

Nous sommes les fleurs aimées
Par l'aurore ranimées
Sous les brises embaumeés
Que Dieu souffle sur les monts.

Le soleil nous donne une âme,
Nous colore de sa flamme,
Pour nous unir à la femme,
Notre sœur par la beauté :
Chacune de nous, près d'elle,
Voudrait, compagne fidèle,
Avoir à sa tige une aile
Pour voler à son côté !

QUATRAIN

Madame, acceptez donc ces fleurs :
Ce sont, charmante souveraine,
Des sujets de toutes couleurs
Qui viennent saluer leur reine.

PAYSAGE

A L*** G*** .

1839

Mer sublime, à nos pieds terrible et mugissante,
Rocs voisins, tout couverts d'une mousse naissante,
Phare blanchi d'écume à l'horizon lointain,
Sillon d'azur qui mène au rivage latin,
Vaste forêt de pins qui, dans l'azur, s'incline,
Sentiers de fleurs tracés au flanc de la colline,
Immense promontoire, archipel dépouillé,
Qu'un flot d'argent fluide a de tout temps mouillé,
Lumineuse campagne et divin paysage,
Que je trouve aujourd'hui si beau sur mon passage,
Oh! je vous donnerais sans un regret, demain,
Pour un seul gant tombé de sa charmante main!...

TO THE SAME

1840

La ville se livrait au repos; c'était l'heure
Où, dans les vieilles tours, le sombre minuit pleure;
J'étais sur le rivage avec l'homme puissant
Qui vous avait, la veille, admirée en passant,
Avec le grand poëte, étonnant météore,
Qui traversa votre ombre et l'illumine encore:
La mer était tranquille et suspendait ses bruits
Pour écouter Victor, parlant au Dieu des nuits,
Et le phare lointain, seul astre dans la nue,
Dorait d'un long rayon sa noble tête nue:
Moi, j'embrassais au vol un moment aussi doux,
Mon oreille au poëte et ma pensée à vous!...

A LA STATUETTE DE MARIE TAGLIONI

DANS L'ATELIER DE M. BARRE

Avril 1837

De l'atelier qui te dérobe
A l'avide regard mondain,
Sors avec ta flottante robe,
Nymphe du céleste jardin.
Paris te promet son hommage,
O pure et gracieuse image
Qui palpitas sous le ciseau !
Que d'ovations te sont dues !
Viens à nous les mains étendues,
Comme les ailes de l'oiseau.

Le sculpteur qui te fit si belle
T'a fermé l'atelier natal ;

Échappe-toi, nymphe rebelle,
Et laisse-lui le piédestal.
Sur nos places favorisées,
Nous t'attendons dans les musées,
Où sont les merveilles des arts :
Image brillante de vie,
La grande cité te convie
Au panthéon de ses bazars !

Ouvre tes ailes prisonnières
Aux accords des maîtres des chants ;
Voici les brises printanières,
Vole avec elles, fleur des champs !
Sylphide, péri, lutin, ange,
Fille du Danube ou du Gange,
Tous les chemins te sont ouverts :
Le monde est un orchestre immense,
Qui, pour toi, toujours recommence,
Et ton théâtre est l'univers !

Près des lacs, aux blondes bergères,
Rossini, dessinant tes pas,
T'inonda de notes légères,
Toi, que l'oiseau ne suivrait pas.
Meyer-Beer, sévère génie,
Pour toi fit jaillir l'harmonie
Du marbre glacé des tombeaux ;
Adam t'ouvrit un nouveau monde,

Un palais de cristal sous l'onde,
Sylphide de l'air et des eaux.

Auber, l'harmonieux poëte,
Te guide, l'orchestre à la main.
Pour te voir, l'Asie est en fête,
Ses fleurs embaument ton chemin.
Le ciel de l'Inde t'illumine;
Déjà le bonze et le bramine
Suivent ton gracieux élan.
Secoue au regard qui t'admire
Les écharpes de Cachemire
Et les perles de Ceylan.

On plaçait, aux siècles antiques,
Sur les autels du corridor,
Les dieux pénates domestiques
Faits de marbre, d'argile ou d'or;
En les chassant de son enceinte,
Rome prit la madone sainte,
Que toute famille adora;
Aujourd'hui, l'artiste nous donne
Le dieu pénate ou la madone
Nés dans le ciel de l'Opéra.

La nuit, gracieuse merveille,
Quand au soir passé nous rêvons,

Auprès de la lampe qui veille,
Sous l'autel que nous t'élevons,
Il semblera que ton argile
Va briser la vitre fragile
Avec des ailes de vermeil,
Et que l'alcôve aux doux mensonges
Va t'accueillir parmi les songes
Qui nous consolent du sommeil!

A MADEMOISELLE TAGLIONI

AVEC UNE FLEUR D'IMMORTELLE

1837

Semons sur ses pas
Les fleurs les plus belles :
Ce sont toujours celles
Qui ne meurent pas!

EN VALSANT

Une heure! — La pendule ment,
Il est minuit. — Quel bal charmant!
— Oui, madame; superbe fête!
Et j'ajoute qu'elle est complète
Depuis que je valse avec vous.
— Comment trouvez-vous la toilette
De cette femme aux cheveux roux?
— Oh! dans des moments aussi doux,
Ma vue est toujours paresseuse,
Je ne puis voir que ma valseuse,
Quand elle est belle comme vous.
— Aimez-vous beaucoup la romance
Que ce monsieur chantait si bien?
— Ma soirée à présent commence,

Mais avant je n'écoutais rien.
— Cette valse me plaît; est-elle
De Strauss? — Madame, je le crois.
Toute valse me paraît belle,
Car elle empêche d'être trois.
— Cet hiver abonde en soirées.
— On le dit; mais j'en use peu.
A l'Opéra, j'ai mes entrées,
Et chez moi j'ai mon coin de feu.
— Vous essayez donc la vieillesse,
Si jeune? — Je touche aux trente ans.
Il est passé, mon beau printemps!
A peine si le ciel me laisse
Du bonheur pour quelques instants.
— Certes, cette pensée est neuve.
— J'en tiens une autre, neuve aussi.
— Peut-on la savoir? — La voici :
Je vous soupçonne d'être veuve.
— C'est vrai. — Depuis? — Depuis deux ans.
— Aimez-vous beaucoup le veuvage?
— Oui. — Vous détestez l'esclavage;
Les maris sont peu complaisants,
J'ai compris. — Je vous laisse dire.
— Ah! j'ai lu dans votre sourire
Que le veuvage vous déplaît;
Mon célibat est un martyre;
De ces deux malheurs je désire
Faire un heureux destin complet.
Je vous demande en mariage...
— A qui donc, monsieur? — Mais à vous :

A vous-même; car le veuvage
Permet de choisir un époux.
Tous vos parents sont morts? — Ils vivent.
— Tant mieux pour eux! mais leurs efforts
Sont nuls sur vous quand ils arrivent;
C'est donc comme s'ils étaient morts.
— Votre demande est bien précoce!
— Nous ne sommes pas en Écosse;
Les fiancés de Lammermoor
Ne sont pas heureux en amour.
Ainsi donc point de fiançailles:
Quand je marche, sur son chemin
Mon pied n'aime pas les broussailles,
Ainsi marions-nous demain.
— Demain! — Ou jamais. — Je m'étonne,
Monsieur. — Ne vous étonnez point;
C'est plus simple et moins monotone
Que de mettre un i sous un point.
— Quel est votre nom? — Je me nomme
Pierre ou Paul; c'est à votre choix,
Qu'importent les noms du jeune homme?
A défaut d'un j'en aurai trois.
J'ai des rentes sur le grand-livre,
Cent actions sur un chemin,
Vingt fois plus qu'il n'en faut pour vivre;
La valse est finie. — A demain!

SYMBOLE

1839

Rien n'arrive au hasard dans les routes sans nombre
Que le poëte suit dans la lumière ou l'ombre !

Le jour que je vous vis pour la première fois,
Et que mon cœur joyeux entendit votre voix,
Dites, ce n'était point dans un salon de ville,
Couvert aux quatre murs d'une tenture vile
Et troublé par les cris du stupide passant
Ou par l'orgue barbare à l'odieux accent.
Dieu garde une autre scène à des amours d'élite !
Éliézer trouva la belle Israélite
Près du puits où d'orgueil le palmier s'arrondit,
Et sur d'agrestes fleurs la gazelle bondit.

Moi, je vous vis lever dans l'ombre radieuse
Que donnent les grands pins, forêt mélodieuse;
Votre voix vint frapper mon oreille; et, marchant,
J'écoutai cette voix comme on écoute un chant.
A Montredon, l'azur du plus beau paysage,
Comme un cadre divin, bordait votre visage.
Tout, près de vous, était rayon, joie et bonheur,
Le ciel semblait donner la fête en votre honneur.
Dieu, ce peintre sublime, avait mis sur sa toile
Un fond d'azur que rien n'obscurcit et ne voile;
Vous étiez immobile au centre des rayons,
Comme un modèle pur devant de saints crayons;
Et vous vous enivriez, gracieuse et sereine,
Des parfums de ces fleurs dont vous êtes la reine;
Et tout vous regardait dans la nature; et vous,
Vous! ne regardiez rien dans ce moment si doux.
Quel ravissant tableau! Le soleil vous couronne:
Ce piédestal de fleurs est votre digne trône;
A vos pieds la mer bleue et l'arbre à vos côtés
N'entonnent que pour vous des hymnes enchantés;
Entendez-vous le son de ces vagues lointaines,
Doux et continuel, comme un bruit de fontaines?
Tout vous fête: le ciel, les bois, les fleurs et l'eau,
Et la mer sert de frange à ce divin tableau!
Puis, la montagne ouvrit sa caverne profonde;
Nous primes le chemin qui mène à l'autre monde,
Nous vîmes s'abaisser, cheminant à genoux,
Des roches de granit ruisselantes sur nous,
Et je priai, tout bas, nos deux anges propices
De bien garder nos pieds au bord des précipices,

Car le sol était noir et glissant le chemin,
Et le pâle flambeau mourait dans notre main.
Oh! qu'il fallut ramper et souffrir!! Nous sortîmes,
Moi, le cœur tout rempli de délices intimes,
Et vous, belle toujours, joyeuse et regardant
L'étoile qui brillait à l'horizon ardent,
Le vallon embaumé de thym, le bois sauvage,
Le long tapis de fleurs qui conduit au rivage,
Cette adorable nuit donnant avec l'été
Tant de sublime extase et de sérénité!...

Or, voilà mon histoire; et, ce qui me console,
C'est que le sort, je crois, me l'a mise en symbole;
Tout doit être arrangé comme ce premier jour.
Trois mois mon amitié, vive comme l'amour,
A goûté près de vous une joie innocente;
Puis l'enfer est venu, car vous êtes absente;
Il a brisé mon front sous sa voûte d'airain,
Mais sa nuit doit cesser; j'attends le jour serein!

CONSOLATION

Quand le rossignol chante
Son hymne de gaîté
Ou sa plainte touchante
Aux tiédes nuits d'été,
Du noir marais s'élance
La croassante voix
Qui condamne au silence
Le Rossini des bois.

Lorsque de la gondole,
Sur le déclin du jour,
Monte la barcarolle
Toute pleine d'amour,

Sur les flots de la grève,
Avec d'horribles sons,
Le siroco se lève
Pour couvrir les chansons.

Et pourtant au bocage
L'oiseau chante toujours,
Sur l'arbre ou dans la cage,
Il redit ses amours;
Pourtant au clair de lune,
A sa voix familier,
Toujours sur la lagune
Chante le gondolier.

PHILOSOPHIE

Oui, puisque la tombe de marbre
Est notre dernière maison,
Vivons à l'air, dormons sous l'arbre,
Parlons d'amour sur le gazon!

A MADEMOISELLE C*** G***

DANS LE BALLET DE SMARRA

Je crois vous voir dans un rêve
Où mon sommeil s'égara;
La lune pâle se lève,
C'est le soleil de Smarra.

Effleurez avec prudence
Ce noir démon de la nuit;
Quand la jeune fille danse,
Pourquoi donc Smarra la suit?

C'est que tout astre a son ombre,
Tout bonheur a son revers,
Tout azur a son jour sombre,
Tout printemps a ses hivers.

Il faut, quand je m'extasie
Devant vos danses, le soir,
Que sur votre poésie
Un lutin pose un point noir.

Oh! non, je n'ai plus de doute,
Ce sombre tableau me plait,
Car l'homme sage redoute
Le bonheur, s'il est complet.

RÉMINISCENCE

Oh! vivrais-je mille ans, toujours, sainte vallée,
Chère à mon souvenir, odorante et voilée,
Comme la cassolette au sérail d'un émir,
Toujours je te verrai dans ma vie oublieuse,
Ainsi que je t'ai vue, assis sous une yeuse,
A l'heure où mers et vents se taisent pour dormir!

RETOUR

Dors pendant que je veille; oublie
Les amertumes de ce jour,
Les orages de ma folie,
Tout enfin, hormis mon amour!

Dors, et qu'un songe plein de charmes
M'offre à toi dans les doux moments
Où mes yeux se baignent de larmes
Avec des saints ravissements!

Alors, si, dans ces heureux songes,
Je suis pour toi mourant d'amour,
Tes rêves n'ont plus de mensonges:
A toi ma nuit, à toi mon jour!

TRISTESSE

SEUL AU BORD DE LA MER

1839

Bien loin du monde,
Je viens m'asseoir,
Devant cette onde
Calme ce soir :

Sur cette grève
Pleine d'amour,
Où, comme un rêve,
Passe le jour,

Où tout m'inspire,
Où je respire
L'air embaumé,
L'œil sur ce livre,

Que Dieu me livre,
Je voudrais vivre
Comme inhumé
Dans ma paresse,
Aimant sans cesse,
Jamais aimé.

A L'EMBOUCHURE DE L'HUVEAUNE

Huveaune! rivière modeste,
Tu séduis mon cœur enchanté,
Pure comme l'azur céleste,
Calme comme un beau soir d'été;
Sous ton berceau d'arbres tranquilles
Tu laisses le tumulte aux villes
Pleines d'orageuses clameurs.
Je t'aime, rivière charmante,
Aucun remords ne te tourmente,
Et, comme tu vivais, tu meurs!

THÉBAÏDE

1840

Par des vagues ennuis quand notre âme est blessée,
Il nous vient quelquefois une noble pensée
D'abandonner la ville et ceux que nous aimons,
Et d'aller vivre seul au désert, dans les monts,
Dans quelque Thébaïde ignorée et lointaine,
Comme Paul, dans la grotte où coule la fontaine,
Où le lierre tapisse un sombre corridor,
Où le palmier s'incline avec ses grappes d'or!
Puis, cet isolement, hélas! nous épouvante.
Vous, femme, oseriez-vous vous inhumer vivante
Au désert? dire au monde un éternel adieu
Et vivre anachorète, en épouse de Dieu?

Mais être deux et vivre ainsi bien loin de Rome,
Comme Aglaé la sainte et le grand saint Jérôme,

Et prolonger le soir, comme à l'âge chrétien,
Sous le dôme d'un arbre, un sublime entretien;
Abandonner le corps et ne songer qu'à l'âme,
Monter ensemble au ciel sur des ailes de flamme,
Ajouter une note à cet hymne sans fin
Que tout l'univers mêle aux chants du séraphin,
Oh ! ce serait la vie ainsi que l'ont rêvée
Ceux qui sortaient du doute avec leur foi sauvée,
Répudiaient le monde, et, détournant les yeux,
Commençaient sur la terre à vivre dans les cieux !

Si ce noble désir de vivre en cénobite
Vous fait quitter, un jour, l'air que la foule habite,
Nos toits peuplés d'ennuis, ces bosquets odorants,
Ces flots bleus de la mer à vos pieds murmurants,
Cet horizon, ce ciel, ces collines heureuses,
Ces jardins caressés de brises amoureuses,
Sainte Aglaé, Jérôme aura son successeur,
Vous trouverez toujours un frère, noble sœur !

QUAND ELLE REGARDAIT

LE RUISSEAU DES AYGALADES

1840

Souvent, pour amuser les reines,
Nous avons vu des courtisans
Lancer aux lions des arènes
De grands tigres aux yeux luisants.

Ce sont des jeux où le sang coule,
Et les reines, dans leur loisir,
Viennent se mêler à la foule
Pour savourer ce doux plaisir.

A cette heure, Dieu, qui vous aime,
Vous donne un spectacle plus doux
Sur ces gazons que sa main sème
Au mois de juin exprès pour vous.

Aussi de quelle âme contente
Vous contemplez ce doux tableau !
Ce n'est qu'un brin d'herbe flottante
Qui lutte avec la goutte d'eau.

IMITÉ D'APULIUS

Je suis rentré bien triste en vous quittant, madame !
Après un jour bien doux vient le moment amer :
J'avais au fond du cœur un écho de votre âme,
Le son de votre voix, des pins et de la mer !

Je déposai les fleurs qui couronnaient ma tête,
De la morne cité quand j'abordai le seuil ;
Et, quand j'eus dépouillé ma couronne de fête,
Il ne me resta plus que mon crêpe de deuil.

LE DIMANCHE

Gênes, 1834

Oh! je n'aime pas le dimanche
Quand je suis seul;
Le ciel est noir et la mer blanche
Comme un linceul.

J'étais sur la plage lointaine,
Triste et flottant,
Cette plage napolitaine
Que j'aime tant!

J'étais sur la haute colline,
Bien loin d'ici,
Pareille à sa sœur qui s'incline
Sur Portici!

Et la mer disait à la grève
Son chant si doux,
Et mon esprit, qui toujours rêve,
Songeait à vous.

Alors j'ai quitté bois et plage,
Vallon charmant,
Tapis de fleurs, joli village
Au bois dormant.

Et le beau pin que rien n'égale,
Arbre enchanté,
Où chante à midi la cigale,
Oiseau d'été.

D'être seul ennuyé sans doute,
Et malheureux,
De la ville j'ai pris la route
Pour être deux.

Le ciel était noir, la mer blanche
Comme un linceul,
Rien n'est changé ; c'est un dimanche !
J'arrive..... seul !

UN SOUVENIR

Il est un souvenir qu'avant tout autre j'aime,
Et qui se perd, hélas ! dans la nuit de mes temps :
J'avais sept ans au plus ; au village de Gème (*),
Pour la première fois, je riais au printemps.

Dans le bois de Saint-Pons, plein de joyeux murmures,
Vers le soir je cueillais, tout en courant, pieds nus,
Sur le gazon les fleurs, sur le buisson les mûres,
Et j'épuisais au vol tous les sentiers connus.

Tout à coup j'entendis, du côté de la source,
Des éclats de voix d'or et des accents joyeux ;

* Gème est le nom provençal de Gemenos, Tempé de notre Midi.

Je ne cueillis plus rien, je suspendis ma course,
Et n'oublîrai jamais ce que virent mes yeux.

Au centre du plus beau de tous les paysages,
Un quadrille dansait en chantant, et je vis,
Dans les ombres du bois, rayonner des visages
Comme le ciel en montre aux chérubins ravis,

Des visages divins que Dieu prêtait au monde,
Des sourires plus beaux que les rayons du jour,
Des fronts purs où jouait la tresse brune et blonde,
Des lèvres de corail ouvertes par l'amour.

Tout ce que dans Tempé l'autre Arcadie étale
Avait donné son cadre à ce tableau touchant;
Le soleil lui lançait sa gerbe horizontale
Qui perce un bois touffu, comme l'œil du couchant.

Moi, tout honteux, debout au pied d'un sycomore,
Je les suivis des yeux jusqu'au vallon lointain,
Et, quand tout disparut, je regardais encore
Le velours vert, foulé par leurs pieds de satin.

Elles avaient seize ans au plus, blondes et brunes.
L'heure a beaucoup sonné depuis ce doux instant;
Chez les vivants il doit en rester quelques-unes,
Belles toujours encore, un peu vieilles pourtant.

Or, ce livre au hasard suivra ses destinées:
Sur l'aile de la rime il ira Dieu sait où;

Il aura rebondi peut-être en dix années
De la Bretagne au Var, de la Flandre au Poitou.

Si quelque aïeule ainsi, dans les vers de ce livre,
Trouve le souvenir de ces mêmes instants,
Et dans ce bois lointain rentre pour y revivre.
Qu'elle m'écrive au moins deux mots : Je les attends.

LE LAURIER DE VIRGILE

A L*** G***

L'autre jour, la vapeur du paquebot agile
Rendit à notre môle un de nos bons amis;
Il venait de la tombe où repose Virgile
Avec le saint laurier qu'il nous avait promis.
A vous ce saint laurier plein de strophes romaines;
Personne plus que vous ne mérite ce don,
Vous, fleur de poésie éclose en ces domaines,
Où brillèrent vos sœurs Cléopâtre et Didon.

SUR UNE FEUILLE DE LAURIER

Doux laurier que le soleil fane,
Gui sacré sur l'arbre cueilli,
Tu ne crains plus la main profane :
Une main blanche et diaphane
Dans cet écrin t'a recueilli.

Chaque feuille a sa destinée,
Feuille d'album, feuille des bois :
L'une tombe déracinée,
Elle meurt le jour qu'elle est née,
L'autre renaît à votre voix !

ANNIVERSAIRE

Un an s'est écoulé!... Dites-moi, vallons sombres,
Où l'arbre et le rocher croisent leurs grandes ombres,
Doux siéges de gazon sous le pin abrités;
Nuages du couchant, étoile, mer que j'aime,
Ce jour, après un an, est-il toujours le même,
Et vous retrouve-t-il comme il vous a quittés?

Pin, tu redis toujours tes chansons à la nue;
Mer, toujours tu reviens à la rive connue;
Vent du soir, ton parfum est toujours frais et doux;
Vallon, ton aspect sombre a toujours son mystère;
Toujours luit dans le ciel l'étoile solitaire;
Chez vous rien n'est changé, moi je suis comme vous!

IMITÉ D'HORACE

Maître d'une maison dorée,
Un jour tu quitteras ces lieux,
Ta maison, ta femme adorée,
Doux plaisir de l'homme oublieux.

Ces beaux arbres que ta main plante,
Sans toi, verront bien des hivers,
Tes ans sont courts, leur vie est lente;
Tu vieilliras, ils seront verts.

Sur ton cercueil que la mort plombe,
Ils te feront tous leurs adieux,
Nul ne te suivra dans la tombe,
Hormis le cyprès odieux!

DANS LA RUE

1839

Il est un astre saint qui se lève dans l'ombre
Et qui verse la joie au fond d'un cœur aimant,
Astre qui luit encor lorsque le ciel est sombre,
Et que Dieu n'a pas mis au front du firmament;

C'est ta main qui l'allume, ô femme tant aimée!
Et, quand je l'aperçois au milieu de la nuit,
Cet astre, seul espoir d'une attente charmée,
Le firmament s'éteint, ta seule étoile luit.

Plus d'étoiles au ciel quand ta lumière brille,
C'est l'éclipse du Sud et du Septentrion;
Et les pléiades d'or, radieuse famille,
Se voilent du brouillard que leur jette Orion.

Alors, qu'ai-je besoin qu'un ciel serein m'éclaire,
Quand ton soleil des nuits vient éclairer mes pas?
Je vois à ton balcon mon étoile polaire,
Ce phare de l'amour qui ne me trompe pas!

*
* *

Ces vers, je les ai faits, une nuit, dans un rêve,
Lorsque je m'endormis dans l'horizon lointain,
Rêve d'or qui s'éteint quand le soleil se lève,
Nuage qui se mêle aux vapeurs du matin!

AVEC UN BOUQUET DE VIOLETTES

ENVOYÉ A PARIS

31 janvier

Exacte en amitié, comme toujours vous l'êtes,
Que faites-vous encor sous votre ciel glacé?
Quel oubli des saisons! Voici des violettes
Qui vous disent pour moi que l'hiver est passé!

LA FILLE DE L'AIR

Ma vie est faite de songes
Inconnus dans vos cités ;
J'aime mieux leurs doux mensonges
Que vos tristes vérités.
Par mes ailes soutenue,
Je n'habite que la nue ;
La terre m'est peu connue ;
Un dieu garde mon sommeil.
Toujours sereine et contente,
Je m'endors sous une tente,
Qui se déploie éclatante
Comme un trône de vermeil.

Du haut du ciel solitaire,
A l'aurore de mes ans,

J'ai pris en dédain la terre,
Où tous les pas sont pesants.
Oh! comme on est bien loin d'elle!
Je poursuis à tire-d'aile
L'alouette et l'hirondelle
Aussi loin que je le veux.
Quand la nuit couvre le globe,
Aux étoiles je dérobe
Des franges d'or pour ma robe,
Des rubis pour mes cheveux.

Souvent, d'une aile timide,
Je m'abats sur les roseaux,
Tout près d'une grotte humide
Où dorment de fraîches eaux.
Le doux bruit de la fontaine,
A mon oreille incertaine,
Couvre la clameur lointaine
De vos palais soucieux;
Et, par mes lèvres rasée,
Votre campagne embrasée
Boit la divine rosée
Que je lui porte des cieux!

UN JOUR D'AVRIL

Il est un jour charmant, le plus beau de l'année,
C'est lorsqu'après l'hiver la nature fanée
Ressuscite au soleil et reprend ces couleurs
Qu'une aurore d'avril lui rend avec ses fleurs.
Tout est gai ce jour-là, tout revit, tout respire ;
L'oiseau chante, le ciel donne un premier sourire,
La terre le lui rend ; des murmures soudains,
Suspendus par l'hiver, ravissent les jardins ;
La rivière, longtemps par la glace couverte,
Embrasse enfin ses ponts, toute joyeuse et verte ;
La femme, dépouillant les fourrures du Nord,
S'épanouit à l'air, parmi les fleurs, et sort
Dans ce premier soleil qui rayonne sur elle,
En parure d'avril, jouant avec l'ombrelle,
Riant aux inconnus et donnant de l'espoir
A ces passants qu'elle est heureuse de revoir.

CHANSON DE RHODES

Sais-tu bien que tu t'exposes
Aux surprises de l'émir,
Forban de l'île des roses,
Qui, sous tes portes mal closes,
Choisis la nuit pour dormir?

C'est l'heure où tes camarades
Répondent à ton appel;
Plus lestes que les dorades,
Ils enlèvent dans leurs rades
Les marchands de l'Archipel.

Tu sais que la blonde aurore
Trahit ce que nous faisons;

Tu sais que le soleil dore
Une voile grecque ou more
Suspecte aux deux horizons ?

La sombre nuit favorise
Les voiliers et les rameurs ;
La nuit, toute chose est grise,
Et nous savourons la brise
Qui nous donne ses primeurs.

Dans de lascives entraves
Ton corps s'est-il engourdi ?
Laisse dormir les esclaves ;
Le jour est la nuit des braves,
Et ton minuit est midi.

CHANT DE L'ALMÉE

PANTOUM INDIEN

Dans l'azur, région sereine,
Les colombes au vol joyeux,
Comme un collier blanc qui s'égrène,
Passent.... et je les suis des yeux.

Mon cœur gémit; d'où me vient-elle,
Une tristesse si mortelle?

Où vont ces colombes légères
Que l'oiseau de la nuit attend?
Où vont ces blanches messagères?...
Au palais du jour éclatant.

Durera-t-il longtemps encore,
Le sombre ennui qui me dévore?

Ah ! je vois frémir une d'elles !
Son sang a coulé, pauvre sœur !
Quittant ses compagnes fidèles,
Elle tombe aux pieds du chasseur !

Sombre tourment de ma pensée,
Comme elle aussi je suis blessée...

Hélas ! innocente colombe
Tombée au doux jardin des fleurs,
Tu meurs sans avoir une tombe,
L'œil qui te voit n'a pas de pleurs !

Et, comme toi, tout m'abandonne !
Mais je suis femme, et je pardonne !

L'ÉMIR DE BENGADOR

Si tu savais que je t'adore,
Comme l'étoile aime le ciel,
Comme l'abeille du Mysore
Aime la fleur où naît le miel,
Tu viendrais, à l'heure où le Gange
Au golfe bleu va s'endormir,
Tu viendrais t'asseoir, ô mon ange,
Sous les rosiers de ton émir !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,

Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

Si tu venais, ô nonpareille,
Comme tu faisais autrefois,
Pour dérouler à mon oreille
Toutes les perles de ta voix,
Je te donnerais, ô mon ange,
Mon beau palais de Bengador,
Qui met son jardin sur le Gange
Et sur la mer ses balcons d'or !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,
Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

Si tu savais quelle merveille
Change d'un signe de ma main
La pauvre fille de la veille
En sultane du lendemain,
Tu croirais demain, ô mon ange,
Que le dieu bleu du firmament
Est descendu sur notre Gange
Avec le nom de ton amant !

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,
Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

O vierge! tu marches l'égale
Des houris du séjour divin;
Pour te détrôner, le Bengale
Dans ses fleurs chercherait en vain!
Viens! oh! viens à l'heure où le Gange
Au golfe bleu va s'endormir;
Viens replier tes ailes d'ange
Sous les rosiers de ton émir!

Là, ma douce reine,
Sous la nuit sereine,
Après un beau jour,
Les fleurs ranimées,
Les rives aimées,
Les nuits embaumées,
Tout parle d'amour.

LA FILLE DE GOLCONDE

Près du lac bleu, tiède rivage,
Sous les cascades d'Élora,
Je vis passer dans mon jeune âge
Celle que mon cœur adora,
Et je lui dis : — Rien ne t'égale,
Trésor de perle et de corail,
Aureng-Zeb, le roi du Bengale,
Languit pour toi dans son sérail.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira

La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora?

Je lui disais : — L'astre qui brille
Au front du dieu bleu, tous les soirs,
A moins d'éclat, charmante fille,
Que les rayons de tes yeux noirs.
Conte-moi les plaintes touchantes
De la sultane de Delhy;
Je les aime quand tu les chantes
Avec ta voix de bengali.

Oh! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge?
Oh! qui me redira
La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora?

Elle n'avait pas sa seconde,
Lorsqu'à seize ans elle arriva,
Avec les filles de Golconde,
A la fête du dieu Siva.
Sur vingt rivales des plus fières,
C'est elle que l'on vint choisir,
Et le sultan des cinq rivières
En fit présent à son vizir.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira
La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora ?

A l'heure où le grand tigre rôde,
Un soir, en vain, je l'attendis ;
Un jeune bonze, à la pagode,
Me la fit voir en paradis :
Elle m'attend dans l'autre vie ;
Le dieu bleu qui me la donna,
Le dieu jaloux me l'a ravie
Pour son jardin de Mandana.

Oh ! qui me le rendra,
Le doux rivage
De mon jeune âge ?
Oh ! qui me redira
La voix charmante
De mon amante
Sous les cascades d'Élora ?

A UNE CRÉOLE

Un jour d'hiver bien triste
Le souffle de janvier,
Sur les toits de l'artiste,
Agitait son clavier ;

A la femme de l'Inde
Pleurant son paradis,
Sur des notes du Pinde,
Pour l'égayer, je dis :

O nouvelle venue
Sur le pont d'un trois-mâts,
Jeune fleur inconnue
Dans nos tristes climats !

Vous qui fûtes bercée,
Loin du linceul des lits,
Sur la fleur balancée
Au chant des bengalis;

Vous, dont le pied créole,
A son premier élan,
Fendit la vague folle
Qui baigne Ceylan;

Comme vous devez rire
De ce que nous faisons
Sur le parquet de cire
De nos froides maisons!

*

Et l'amour?... avouez, madame,
Que, dans Paris, en tout endroit,
De Chaillot jusqu'à Notre-Dame
Il est logé bien à l'étroit!

Ainsi, dans l'hôtel où vous êtes,
On compte chacun de vos pas,
Chaque maison a cinq gazettes
Qu'on parle et qu'on n'imprime pas.

Sur la rive gauche ou la droite
Les femmes ont, dans tout quartier,
Pour harem une chambre étroite
Et pour eunuque leur portier.

Au coin d'une fenêtre sombre,
Ouverte au regard du public,
On peut se promener à l'ombre
De l'œillet et du basilic.

Votre eau du bain est mesurée,
Derrière un pudique rideau,
Par une fontaine filtrée
Ou par un sylvain, porteur d'eau.

L'hiver est long, l'été commence
Au mois de juillet, un peu tard,
Froid comme l'air d'une romance,
Ennuyeux comme saint Médard.

C'est étonnant comme on s'ennuie
Dans un château plein de gaîté!
Tout arbre n'est qu'un parapluie
Dans la quinzaine de l'été.

Si dans un bois on se retire
Pour chercher un rhume et la paix,
On ne voit pas un seul Tityre
Assis sous un tilleul épais.

Mais, par l'effet d'un jeu de prisme,
Formé sous un brouillard flottant,
On voit le dieu du rhumatisme
Couché sur le bord d'un étang.

Si l'amour s'asseoit sur la mousse,
Hélas! il se lève bientôt;
Quittant son arc, Cupidon tousse,
Et se couvre d'un paletot.

Le petit dieu, cachant son aile,
Rêvant au pays grec d'Othon,
Endosse un gilet de flanelle,
Et prend un bonnet de coton.

Et, dans la saison destinée
Aux douceurs des joyeux ébats,
Il s'asseoit dans la cheminée,
Et lit le *Journal des Débats*.

*

O créole de l'Inde! exilée adorable,
Reine du chattiram, aux colonnes d'érable,
Ne regrettez-vous pas, dites, les chauds abris

Où sur le bord des lacs, miroirs tièdes et calmes,
L'arbre laisse passer sous ses dômes de palmes
Un nuage de colibris?

Où le ciel à l'Éden nous oblige de croire?
Où le magnolia sème ses fleurs d'ivoire
Sur les pieds de l'esclave et les pieds de l'émir?
Où l'amour peut trouver, sans témoins et sans voiles,
L'alcôve d'aloës pour veiller aux étoiles,
Le lit de gazon pour dormir?

Où, dans un lac voisin qu'un premier rayon dore,
La fille du nabab, levée avec l'aurore,
Nage en charmant l'écho de son rire d'enfant,
Et, belle de fraîcheur, par la route connue,
Rentre au toit nuptial, assise demi-nue
Sur la cime d'un éléphant?

Amour, fleur et soleil! ô trinité divine!
O richesse de tous, par qui Dieu se devine!
Dieu créa pour vous trois ces horizons hindoux,
Beau cadre où, sans hiver, la nature animée
Fait le soleil plus grand, la fleur plus embaumée,
Le baiser créateur plus doux!

A UNE PERRUCHE MULTICOLORE

Quand sur le perchoir de ta cage
Tu prends un maintien soucieux,
Tu penses sans doute au bocage
Où tu naquis, sous d'autres cieux.

Comme tu dois trouver étrange
Tout le fracas que nous faisons,
Toi, fille des déserts du Gange,
Pays des calmes horizons!

Oui, ta surprise est sans pareille,
Lorsqu'ouvrant l'œil tous les matins,
Dans Paris tu prêtes l'oreille
A tous ses tonnerres lointains.

En toi-même tu te recueilles,
Et dis : Que sont-ils devenus,
Ces murmures de larges feuilles,
Ce chant de mes oiseaux connus?

Ces bruits d'eaux vives sous la zone,
Que mon soleil de feu dora?
La cataracte qui résonne
Aux solitudes d'Élora?

La voix d'un grand fleuve, sortie
De la nuit des gouffres béants,
Et sur le rivage engloutie
Dans le flot bleu des océans?

Le miroir du lac qui se brise
Sous l'aile et le bec du ramier?
Le jeu matinal de la brise
Avec la cime du palmier?

Toute cette vague harmonie
Dont la nature fait sa voix,
Qui se perd sous l'ombre infinie
De mes vallons et de mes bois?

Pauvre oiseau, charmant cénobite,
Entre les tiens favorisé,
Oui, tout change quand on habite
Un beau pays civilisé.

Ainsi, dans ton Inde chérie,
Au fond des bois et des vallons,
Tu n'entends pas la voix qui crie :
Marchand d'habits et vieux galons !

Tu n'entends pas ces bruits de foule,
Ces pavés que nous écrasons,
Ce féroce omnibus qui roule
En déracinant les maisons ;

Et les orgues de barbarie,
Avec leurs faussets déchirants,
Orchestre affreux qui se marie
A la voix des ténors errants ;

La clameur d'une immense ville,
Les échos de tous ses faubourgs ;
Une armée au pas qui défile
Avec musique et vingt tambours ;

Et, sous un ciel qui toujours pleure
Et chante faux sur tous les tons,
Douze mille fiacres à l'heure
Labourant cent mille piétons.

Oiseau, je veux ouvrir ta cage,
Oui, tu seras libre demain...
Non, il est trop loin, ton bocage,
Et tu n'en sais pas le chemin.

CHANT DE MOUNOUSSAMY

O stupide étranger! quelles mœurs sont les tiennes?
Comment donc vivez-vous dans vos cités chrétiennes?
Quoi! je t'ouvre ma porte et je te fais asseoir
A ma table, à côté de ma femme fidèle,
Et tout à coup, chez moi, tu veux t'emparer d'elle,
Et l'enlever le même soir!

O frêle Européen! tu te crois donc de taille,
Tu te crois donc de force à me livrer bataille,
A lutter avec moi dans mes amours? Enfant!
Sais-tu que ma vigueur, jour et nuit sans égale,
Ravit la femme et tue un tigre de Bengale,
Comme ferait un éléphant?

Écoute bien ceci !... lorsque le pieux bonze
Eut mis la main d'Héva dans mes deux mains de bronze,
Et qu'il la fit ainsi ma femme, et nous lia,
Je conduisis, le soir, cette vierge chérie
Dans ma maison du lac, sous l'arcade fleurie
Qu'embaume le magnolia.

Mes esclaves veillaient dans les bois solitaires
Pour écarter au loin les agiles panthères,
Rien ne devant troubler la paix de cette nuit.
Je ne voulais avoir pour témoin de ma veille
Que le regard de Dieu, qui sur nous toujours veille,
Sainte étoile qui toujours luit !

Cette nuit, si chacun de mes baisers de flamme,
Arrivés sur ma lèvre et partis de mon âme,
Eût fait tomber un arbre au bois que nous aimons,
On n'aurait plus trouvé, l'aurore étant venue,
Qu'un désert sablonneux, une campagne nue,
Des bords du lac au pied des monts !

Eh bien ! quand le jour vint, je partis pour la chasse.
Mes péons m'attendaient debout sur ma terrasse ;
On lança les chevaux vers les mornes lointains ;
Les jungles murmuraient des colères félines ;
Nous livrâmes bataille à toutes les collines,
Tous nos fusils furent éteints !

Nous primes nos poignards : je montais ma cavale,
La blanche Rouvera, qui n'a point de rivale;
Un tigre s'abattit sur son poitrail ; ma main
Le perça de trois coups ; on lui prit sa fourrure,
A mon lit nuptial elle sert de parure...
Et ma noce eut ce lendemain.

Oui, penses-tu, la force est une belle chose,
Mais que dira l'esprit quand l'amour se repose? —
Ce qu'il dira? Crois-tu, voyageur étourdi,
Que mon soleil, plus grand qu'au pays où vous êtes,
Ne réchauffe pas mieux la langue des poëtes,
Avec son éternel midi?

Votre idiome sourd, aux nébuleuses teintes,
Formé d'alluvions de vingt langues éteintes,
Vaut-il la langue d'or des artistes géants
Qui sculptèrent nos monts en récitant des odes,
Et, comme des épis, semèrent les pagodes
Aux rives de deux Océans?

C'est nous qui la parlons, cette langue sonore,
Qu'un premier homme apprit au berceau de l'aurore,
Et, quand la femme entend ce que nous lui disons,
Il n'est pas un écho plus doux à son oreille.
Noble langue! écoutons, pour trouver sa pareille,
La mer qui parle aux horizons!

Va, botaniste errant, voyageur philanthrope,
Remonte sur ton brick, va revoir ton Europe;
Ton amour n'aurait pas ici d'heureuse fin.
Pour les trésors d'autrui bien vite tu t'enflammes!
Pars; dans ces beaux pays où nous gardons nos femmes,
Les amoureux meurent de faim!

LES FIANCÉS

LÉGENDE

Cette légende a été faite pour M. N. Louis, ce charmant compositeur dont les œuvres pleines de science et de mélodies sont si recherchées par les amateurs de la grande musique. M. Louis a composé sur ce sujet un véritable opéra d'instrumentation déjà populaire, quoique à peine publié.

LES FIANCÉS

LÉGENDE

1852

I

Au vieux Louvre, un soir de folie,
Après la guerre d'Italie,
Nobles seigneurs, dames de cour,
Jouaient dans une salle basse,
Attendant l'heure de la chasse,
Qui ne sonne qu'au point du jour.
Un jeune et noble mousquetaire,
Tête d'ange, cœur de lion,
Qui sortait de chez son notaire,
Alors nommé tabellion,
Et tenait tout son héritage
En beaux ducats d'or dans sa main,

Jouait comme on joue au bel âge,
Pour perdre tout et davantage,
Vite, entre veille et lendemain.
Les dés roulaient sur table verte,
En effleurant les ducats ronds;
Les cris du gain ou de la perte
Se mêlaient avec les jurons :
C'était le fracas des orgies,
L'enfer lorsqu'il grince les dents;
Et le feu des rires stridents
Agitait le feu des bougies
Sous la voûte aux reflets ardents.
Au jour, le jeune mousquetaire,
Le front de sueur inondé,
Perdit, au dernier coup de dé,
Le dernier écu du notaire :
Un démon l'avait possédé.
Il fouilla dans son escarcelle,
Et, quand il fut bien convaincu
Qu'il n'y restait pas un écu,
Il tourna ses regards vers celle
Qui l'attendait le lendemain
Au doux village de Sarcelle
Sous le vieux tilleul du chemin,
Une belle et charmante fille,
Née aux champs comme d'autres fleurs,
Ses fraîches et timides sœurs,
Qu'avril réunit en famille.
On l'admirait sous le coteau
Comme un modèle de Watteau,

Quand elle courait d'un pied leste,
Avec son visage vermeil,
Ses yeux baignés d'azur céleste,
Ses cheveux peints par le soleil.
Noémi, levée à l'aurore,
Triste pour la première fois,
Regardait le sentier du bois,
L'horizon que l'aube colore,
Regardait la plaine et le val,
Et rien n'y résonnait encore,
Voix d'un homme ou pas d'un cheval.
Raoul, le joueur de la veille,
A l'heure où le Louvre s'éveille,
Dans ses amours trop négligent,
Était parti léger d'argent,
Pâle et triste comme un fantôme,
Prenant les Alpes pour chemin,
Avec le sire de Brantôme,
Pour guerroyer chez le Romain.

II

La jeune fille délaissée
Attendit donc tout un long jour,
Recueillie avec sa pensée,
Et dans le fond du cœur blessée
Par le premier chagrin d'amour.

Jeune fille à la fleur de l'âge,
Avec la candeur du village,
Ne soupçonne pas aisément
Tout ce que contient de volage
Le cœur d'un mousquetaire aimant.
Le beau Raoul, se disait-elle,
A coup sûr n'est pas infidèle;
C'est un cœur de haute vertu;
Soldat sans peur et sans reproche,
Avec un clerc de la basoche,
Sans doute il se sera battu.
Le pauvre garçon, à cette heure,
Pâle et faible de sang perdu,
Songeant à sa Noémi, pleure,
Entre deux rideaux étendu.
Aux heureux siècles d'innocence,
Ainsi, pour adoucir leurs maux,
Et pour expliquer une absence,
Pensaient les filles des hameaux.
Dès ce jour, rêveuse et plaintive,
Noémi perdit le bonheur;
Rien ne fit sourire son cœur,
Ni le frais gazon de la rive,
Où juillet éteint son ardeur,
Ni la prairie, où l'asphodèle
A la marguerite s'unit,
Ni les vieux toits où l'hirondelle,
En avril, retrouve son nid;
Pour elle tout perdit ses charmes,
Le soleil cessa d'être beau;

Et, pour ses yeux baignés de larmes,
La campagne eut l'air d'un tombeau.

III

Peine du cœur déchire l'âme
Et fane les roses du teint;
Des plus beaux yeux la vive flamme
Sous les pleurs bien vite s'éteint.
Un jour, errant à l'aventure,
Noémi s'arrêta le soir
Devant un bassin où l'eau pure
S'élargissait comme un miroir
Poli par l'art de la nature.
Elle ne s'y reconnut pas,
Tant les pleurs l'avaient dévastée!
Et, se voyant ainsi traitée
Par l'amour, elle dit tout bas:
« Oh! si Raoul existe encore,
« S'il n'est pas mort dans les combats,
« Si le souvenir qu'il adore
« Un jour vers moi conduit ses pas,
« Oh! je veux qu'il me reconnaisse
« Dans tout l'éclat de ma jeunesse,
« Non pas telle que je me vois
« Dans l'eau qui coule à la lisière
« Des vieux arbres de ce grand bois,

« Mais avec mon teint de rosière,
« Avec mes charmes d'autrefois. »
Au palais comme à la chaumière,
En jour de joie ou de souci,
Les femmes, depuis la première,
Ont raisonné toujours ainsi.
Noémi se lève joyeuse,
Du moins elle en avait bien l'air,
Et, rapide comme l'éclair,
Courant du sapin à l'yeuse,
Par les sentiers et les sillons,
Elle ravagea les prairies,
Les blés d'or, les berges fleuries,
Et fit la chasse aux papillons.
Ses pieds ne laissaient point de trace
Sur les herbes ou les roseaux;
Ses mains s'étendaient dans l'espace,
Comme les ailes des oiseaux.
Noémi courait comme on vole,
Et quand, d'un doigt rapide et sûr,
Elle avait, dans sa course folle,
Pris l'insecte aux ailes d'azur,
Elle le délivrait, contente
D'avoir vu de près ses couleurs,
Et rendait cette fleur vivante
A la tige des autres fleurs.
Hélas! pendant ce jeu frivole,
Noémi se disait tout bas :
« De ma main l'insecte s'envole,
« Mais l'amour ne s'envole pas! »

IV

Et les jours passaient ; et l'automne,
Qui rend si triste l'arbre nu,
Qui flétrit ce que l'été donne,
Sur l'aile du Nord est venu.
Tout pleure dans les forêts sombres,
Elles ont perdu la fraîcheur
Que juillet sème dans leurs ombres
Où se repose le faucheur.
Quand le cœur souffre et qu'on regarde
Les jardins qui ne sont plus verts,
Les sentiers de feuilles couverts,
Le ciel noir qui déjà nous garde
La pâle neige des hivers,
On se sent pris au fond de l'âme
Par un de ces mortels ennuis
Qui du front éteignent la flamme
Et de tous nos jours font des nuits.
Noémi, mourante et blessée,
Comme une colombe, sa sœur,
Dans la campagne où l'a laissée
L'insouciance du chasseur,
Noémi, pâle et haletante,
A repris encor le chemin
Du vieux tilleul, où son attente
Souffrit jusques au lendemain.

C'était par souvenir, sans doute,
Qu'elle venait voir cette route,
Car elle n'attendait plus rien.
On aime à voir, dans la campagne,
L'arbre si connu qu'accompagne
Souvenir du mal ou du bien.
Tout à coup, aux teintes dernières
Que le jour versait sur le val,
Elle entendit, dans les ornières,
Retentir le pas d'un cheval.
Un cavalier de bonne mine,
Poing sur la hanche et dague en main,
D'un trot modéré s'achemine
Vers le vieux tilleul du chemin.
La pauvre Noémi recule
De surprise en reconnaissant,
A la lueur du crépuscule,
Le beau Raoul dans ce passant.
C'était lui !... sur les taillis sombres
Raoul tombe comme un éclair ;
Deux noms se croisent dans les ombres,
Deux cris retentissent dans l'air :
« Noémi !... — Raoul !..... quelle joie !
Merci, Dieu ! vous n'êtes pas mort !
Oh ! c'est le ciel qui vous envoie !
Je ne me plains plus de mon sort !
D'où venez-vous ainsi ? — De Rome,
A cheval sur mon alezan,
Avec le sire de Brantôme,
J'ai ravagé le Parmesan.

Nous avons fait la grande guerre,
Cette guerre que nous aimons;
Nous avons battu l'Angleterre,
Mais de l'autre côté des monts.
Pour laver de graves injures
Faites sur le sol ennemi,
J'ai reçu quatorze blessures.....
Et vous! ma chère Noémi?
— Oh! moi, je n'en ai reçu qu'une,
Mais mortelle. — O ma belle enfant!
Rendez donc grâce à la fortune,
Vous me revoyez triomphant.
Je suis bien en cour, le roi m'aime,
Il va me donner des aïeux;
Quittons ce village ennuyeux,
Il vous faut mon Paris joyeux,
Ma Noémi, le Louvre même
N'est pas digne de vos beaux yeux.
— Raoul, je souffre bien encore!
— Vous ne souffrirez plus demain,
Nous partirons avec l'aurore...
Belle, donnez-moi votre main. »
Ainsi la douce causerie
Continua longtemps après,
Et le vent glaçait la prairie,
En se plaignant sous les cyprès.

V

Le jour qui finit en automne
L'été trop court de Saint-Martin,
Une cloche au glas monotone
Gémissait depuis le matin.
L'église était de noir tendue,
Jusqu'à l'ogive des piliers ;
Un parfum de cire fondue
Tombait des sombres chandeliers ;
Une bière était attendue
Devant le banc des marguilliers !
Un grand bruit se fit vers la porte :
Ce fut un bien triste coup d'œil ;
On vit entrer Noémi morte,
Avec tout un cortége en deuil.
Et, pendant qu'on chantait l'absoute,
On disait derrière l'autel :
« L'autre soir sur la grande route,
« Cheminant par un froid mortel,
« Un frisson l'a prise, elle est morte
« Dans la nuit, si jeune et si forte ! »
Et puis on ajoutait tout bas,
Tout le long de la sombre escorte :
« Sa mère ne survivra pas. »
Les jeunes filles des campagnes,
De Noémi douces compagnes,

Pendant sa vie, après sa mort,
Sur des rubans mirent la bière;
On leur ouvrit le cimetière,
Comme au navire on ouvre un port;
On récita le dernier psaume,
Qui, pour le palais ou le chaume,
Est toujours écouté de Dieu;
Et, de ces filles désolées,
Les prières, aux pleurs mêlées,
Servirent de dernier adieu.

VI

Oui, des voix parlent à la tombe,
Des voix qui ne font point de bruit;
On les écoute lorsque tombe
Le premier voile de la nuit,
Des voix de sylphes ou de gnomes,
Moins terribles que les fantômes,
Esprits bons, au langage ami,
Ces voix, du village connues,
Qui traversent les pierres nues,
Ces voix disaient à Noémi :
« Dors en paix, blonde sœur des roses,
« Noémi, ne regrette rien;
« La fraîche couche où tu reposes
« Est le seul lit où l'on est bien.

« Tu n'as rien connu de la vie ;
« Le jour qu'elle te fut ravie,
« Pour toi commençaient les douleurs ;
« Cette vie est d'angoisses pleine,
« Et ton pied se posait à peine
« Sur le seuil du vallon des pleurs.
« L'amour est beau dans son aurore,
« Mais tu ne savais pas encore,
« Quand son premier rayon a lui,
« Tu ne savais pas quels outrages,
« Quels horizons aux noirs orages,
« Cet amour amène avec lui.
« De toute cette vie amère,
« De ton bonheur, folle chimère,
« Qui n'a pas un rayon de miel,
« Va, ne regrette que ta mère,
« Elle ira te rejoindre au ciel. »

DEUXIÈME PARTIE

MON CALENDRIER

A L*** GR***

En janvier — que Dieu vous donne,
Au bon soleil, chaude maison,
Où la paresse s'abandonne
Entre la table et le tison !

En février — l'aube dernière
Froide et brumeuse au mont lointain !
La première aube printanière,
Premier rayon d'un doux matin !

En mars — un mois entier de trêve
Du vent, fléau de nos climats ;
Les flots dormiront sur la grève
Et les pavillons sur les mâts !

En avril — le jour qui voit naître,
Lorsque l'hiver s'ensevelit,
Le lilas à votre fenêtre,
Et le soleil sur votre lit !

En mai — fleurs à pleines corbeilles,
Désertant jardins et sillons,
Vierges du venin des abeilles
Et du baiser des papillons !

En juin — cette villa sonore,
Où l'arbre et l'eau font un doux bruit,
L'alouette y chante à l'aurore,
Et le rossignol à la nuit !

En juillet — promenade douce
Sur le fleuve d'ombres couvert,
Qui baigne l'iris et la mousse,
Et gazouille sous l'arbre vert !

En août — les veilles embaumées
Au clair de lune, au pied des monts,
Sur les rives du ciel aimées,
Près des golfes que nous aimons !

En septembre — un tour en presqu'île,
De Gênes jusqu'à Portici,
Trente jours d'une mer tranquille,
Bon vent qui vous ramène ici !

En octobre — une pluie honnête,
Une seule, qui, sur vos pas,
Laisse toujours la rive nette,
Et ne vous emprisonne pas !

En novembre — un printemps d'automne
Du premier au dernier matin,
Tel que toujours Dieu nous le donne
Par la grâce de saint Martin !

En décembre — une tiède enceinte ;
Des fourrures vierges du ver ;
Chauds tapis, et l'amitié sainte,
Le plus doux des feux de l'hiver.

Gènes, décembre, le trente,
Par la poste de Milan,
Veille du premier de l'an
De l'an mil huit cent quarante.

TRENTE ET UN DÉCEMBRE

Encore un an qui s'envole
Dans le gouffre du trépas,
Un an que le temps nous vole,
Et qu'il ne nous rendra pas!

Quoi! sitôt mortes que nées,
Il faut donc les voir toujours
Tomber, ces courtes années,
Aussi longues que des jours!

Toujours vitesse pareille!
Toujours, par un même élan,
Le lendemain et la veille,
Comme aujourd'hui, font un an.

PREMIER JANVIER

A L. G***

Lève-toi, jour serein ! aurore de l'année,
Lève-toi de splendeur et d'azur couronnée !
Que l'hiver se réchauffe à ta lumière d'or !
Transporte en Orient ce coin de notre globe ;
Beau jour, garde à ton soir la pureté de l'aube,
Comme un jour de moisson au brillant messidor !

L'an nouveau doit surgir dans les rayons ; Dieu même
Qui toujours dans le ciel songe à vous et vous aime,
A ranimé les bois, les rives et les monts :
Voyez, un doux soleil, perçant les sombres nues,
A répandu ses feux sur les routes connues,
Qui nous mènent, le soir, aux lieux que nous aimons

C'est pour vous que je veux qu'à cette aube première
Le ciel, à pleins rayons, épanche la lumière,
Afin qu'en vous levant, au lever du soleil,
La gaîté des beaux jours de l'Orient venue
Puisse à votre chevet, sans brouillard et sans nue,
Mère de l'an nouveau, charmer votre réveil.

Oui, pour vous, ce beau jour doit prendre un air de fête :
Toute l'année alors, comme lui, sera faite,
Faite de soie et d'or et d'azur et de miel.
Ayez foi dans celui qui vous dit ce présage ;
Car le rayon qui luit sur votre beau visage,
Ce premier visiteur est un baiser du ciel!

Et maintenant, pour vous, que désirer encore?
La beauté qui séduit, la grâce qui décore?
Hier vous les aviez, vous les aurez demain.
Non, je fais d'autres vœux : que Dieu vous donne l'ange
Qui met l'azur au front, la paix au cœur, et change
En doux tapis de fleurs les pierres du chemin!

BON EMPLOI DU TEMPS

Par le long dimanche engourdi,
Je ressuscite le lundi :
C'est le printemps de la semaine ;
Tout le mardi je me promène ;
Je me repose au mercredi ;
Je ne fais rien tout le jeudi,
Jour du jeu pour l'enfance humaine ;
Je dors pendant le vendredi,
Ce jour que le malheur ramène ;
Et, comme dans l'hébreu domaine,
Je fais grève le samedi.

L'ORIENT

A THÉOPHILE GAUTIER

26 décembre 1859

Parlons de l'Orient : c'est un sujet de mode !
La terre qui donna tant de beaux vers à l'ode,
La terre de Memphis, de Thèbes, de Sion,
Abjure son passé, change de mission ;
En face du soleil qui ne luit que pour elle,
Elle embrasse du Nord la lointaine querelle :
Et, que son avenir soit heureux ou fatal,
L'Orient aujourd'hui se fait occidental.
L'Égypte, d'où tu viens et dont le noir squelette
Avait repris sa chair sous ta vive palette,
N'est plus ce désert morne, aux orages brûlants,
Qui, la nuit, écoutait, depuis quatre mille ans,
Ce drame solennel que jouait, en trois actes,
Le Nil avec les voix de ses trois cataractes.

La main qui civilise a pétri le limon
Que le fleuve dépose aux oasis d'Ammon :
La vieille pyramide, immense reliquaire,
Va paver un chemin d'Alexandrie au Caire ;
L'harmonieux Memnon, le colosse thébain,
Qui se lavait au Nil, comme un géant au bain,
Et chantait une gamme à cinq heures précises,
On va le diviser, au couteau, par assises,
Équarrir chaque pierre et bâtir un palais
De ses os, pour loger quelque consul anglais :
Car un industriel doit arriver d'Écosse
Et fonder un comptoir sur l'orteil du colosse.
Déjà, vers Tentyris, on ne trouve plus rien
De la noble cité que bâtit Adrien.
Deux marchands de Brighton, alléchés par le lucre,
Ont fait de tout son marbre une usine de sucre :
Sa colonne est taillée en meules ; le marteau
Creuse une auge à rebords dans le vieux chapiteau,
Afin que les chevaux puissent y boire à l'aise
Lorsque passe, en hiver, la caravane anglaise.
Dans le lointain vallon, plein d'un sable mouvant,
Où Cambyse mourut, étouffé par le vent,
Trois chimistes d'Oxford composent des remèdes
Avec les ossements des Perses et des Mèdes.
Ces insolents Anglais ! à la barbe du Nil,
Du temple de Karnak ils ont fait un chenil !
Ils ont forcé le fleuve, aux écluses voisines,
Ce saint fleuve ! à tourner la meule des usines.
Et puis, quand ils ont faim, ils vont dans l'oasis
Mettre leur grand couvert sur les genoux d'Isis,

Et dévorer un bœuf qui descend de la côte
D'Apis, dieu ruminant qu'adorait Hérodote,
Lorsque vers Méroé, presqu'ile au terrain sec,
Passa, mourant de faim, ce philosophe grec!
Oui, rien n'est respecté! Le fellah, humble pâtre,
Pollue, avec son pied, tes bains de Cléopâtre,
Ces bains délicieux que ton âme rêvait,
Sous l'aile d'un démon riant à ton chevet!
Pour deux ou trois sequins, comme des odalisques,
Au bazar de Louqsor, on vend des obélisques;
On vend de graves sphinx, qui, loin du ciel natal,
Vont chercher, en pleurant, un frêle piédestal.
A vingt spéculateurs, qui ne sont pas timides,
On vend, par livraisons, les grandes pyramides,
Tombeaux de Pharaon et de ses successeurs;
Deux colonnes du ciel, deux gigantesques sœurs,
Qui croyaient toujours vivre et qui vont mourir : l'une
Attendait le soleil, l'autre attendait la lune,
Pour arrêter leur chute au jour du jugement.
Quand Josaphat, d'un cri, fendra le firmament.

L'Anglais n'a pas assez de continents et d'iles,
Il lui faut le Nil rouge avec ses crocodiles;
Il lui faut pour ses parcs ces sphinx infortunés
Qui déjà, sous Cambyse, avaient perdu leurs nez;
Il lui faut l'obélisque, aiguille impérissable,
Qui marquait midi plein sur le cadran de sable,
Quand le soleil, montant au trône du zénith,
Retire l'ombre aiguë à l'angle du granit.

Que lui faut-il encor ? l'éternel scarabée
Déployant ses couleurs sur la frise tombée,
Les pylônes massifs, les sévères Typhons;
Le divin zodiaque, arraché des plafonds;
Les langes du caveau, les poussières du crypte,
Où dormit Israël en sortant de l'Égypte;
Le canope, où fumait le lock de nénufar,
Que buvait tous les soirs l'ardente Putiphar;
La verge d'Aaron, par Moïse égarée
Sur l'antique chemin qui mène à Césarée.
Il lui faut tout enfin, depuis le Delta vert,
De raisins, de coton et de dattes couvert,
Jusqu'au désert lointain où la fauve girafe
Du tombeau de Cambyse a brisé l'épitaphe;
Jusqu'aux monts de la Lune, où le Nil, jeune enfant,
Ne baigne qu'à demi le pied d'un éléphant !
Déjà l'ingénieur a posé le grand axe
Du chemin de Siam par l'Oronte et l'Araxe;
L'Égypte ne sera qu'un long chemin sablé
Entre deux horizons de maïs et de blé;
Et l'agile waggon, que la vapeur seconde,
Ira dans quinze jours de Dublin à Golconde.
Les Turcs sont supprimés; le croissant a pâli.
Oui, j'ai vu le Joseph de Méhémet-Ali,
Ce matin, de ce mois de décembre le seize,
Qui lisait, comme nous, une feuille française !

« La presse, disait-il (la presse en général),
A son insu, messieurs, nous fait beaucoup de mal :

Elle pourrait pourtant nous être bien utile!
On croit que Méhémet au sultan est hostile;
Erreur! nous n'avons point un sentiment si bas.
Constitutionnel, *Courrier*, *Siècle*, *Débats*,
Partagent cette erreur et sans le moindre indice!
Cela peut nous porter le plus grand préjudice.
Méhémet est puissant, mais il veut vivre en paix
Avec le Grand Seigneur comme avec les Anglais. »

Et voilà, sans ôter une seule syllabe,
Un discours tout français tenu par un Arabe,
Avec un accent pur et le geste élégant,
Comme un habitué du boulevard de Gand;
Un discours tel enfin qu'ici je vous l'imprime;
Je crois même, ma foi, qu'il y mettait la rime.
Il faut donc, si déjà les Turcs parlent ainsi,
Oter le cours d'arabe à Garcin de Tassy.
La mode européenne en tous lieux se propage.
O progrès! un brick turc versa son équipage
Sur le quai, l'autre jour. Quinze Turcs de Péra,
Au théâtre, le soir, écoutaient l'opéra,
Et, dans un français pur, adressaient des éloges
Aux dames qui brillaient comme un sérail en loges.
Ils avaient pour voisins six Arabes de Thor.
Ces jeunes Turcs portaient le chapeau de castor,
Le pantalon tendu, le col de crinoline,
Chemise à larges plis, jabot de mousseline,
Et redingote noire expirant aux genoux.
O Mahomet! ils sont habillés comme nous!

Adieu donc pour toujours, costume poétique
Des hommes de Memphis, d'Abydos, de l'Attique!
Manteaux pris aux toisons des soyeuses brebis,
Turbans de cachemire, aigrettes de rubis,
Caftans aux boutons d'or, étoffes de l'Asie,
Où l'aiguille semait ses fleurs de fantaisie,
On ne les verra plus à l'an nouveau, je crois,
Que dans les cadres d'or d'Eugène Delacroix!

Enfants de Mahomet, du bramine, du mage,
L'Anglais bientôt va tous les faire à son image.
Le *rail* de Manchester au sable oriental
Fondera, l'an prochain, l'Appia du métal,
Et de la croix du sud à la polaire étoile
L'insecte d'Albion, tramant sa longue toile,
Sentira tressaillir sur la terre et les eaux
Cent peuples attachés au fil de ses réseaux.
Tout voile est déchiré, toute illusion morte!
Le bout de l'univers va s'asseoir à ma porte.
Plus de ces beaux pays d'un lointain fabuleux!
Adieu le fleuve Jaune et tous les contes bleus!

Que vas-tu devenir, fabuleuse planète,
Toi qu'un père Kircher vit avec sa lunette,
Petit monde greffé sur le nôtre, dit-on,
Et dont le péristyle est au port de Canton?
On la nommait la Chine; et, pour nos rêveries,
Elle existait au moins sur les tapisseries.

Fille du grand soleil, elle nous consolait,
L'hiver, quand nous prenions du thé noir dans du lait,
Derrière un paravent, et que, la tasse pleine,
Nos doigts avec respect serraient la porcelaine,
Riant tableau d'émail où, sur un palanquin,
Passait, au bord d'un lac, la femme de Nankin.
Dernier rêve de l'homme ! illusion dernière !
Laissez au fer anglais finir sa double ornière,
Et nous allons apprendre un jour, en nous levant,
Qu'il faut briser les dieux de notre paravent ;
Que la chinoiserie était folle dépense ;
Que la Chine n'est pas ce qu'un vain peuple pense,
Et qu'après sa muraille on n'a rien découvert
Qu'un sol inhabité sans magots ni thé vert !

Quelque prose du jour que le poëte lise,
L'Orient, dit la prose, enfin se civilise ;
Il faut, pour conquérir de glorieux destins,
Que l'homme, rejetant des jouets enfantins,
Soit plein de gravité, car l'Égypte et l'Asie
Sont des lieux de travail et non de poésie ;
Car le jour est venu de rendre à leur néant
Tous ces rêves éclos d'un esprit fainéant.
Ainsi donc, qu'il soit fait selon cette parole !
Que le bel Orient commence un nouveau rôle !
Que le pacha, le bey, le sultan et l'émir,
Sur des coussins de fleurs honteux de s'endormir,
De l'isthme de Suez aux murs des Dardanelles,
Se façonnent aux mœurs constitutionnelles,

Suppriment le sérail et marchent au progrès
Avec l'élection à deux ou trois degrés !

Toi, poëte, qui sais le prix du temps qui vole,
Toi, le grave penseur, toi, le dandy frivole,
Théophile, demande à ton sphinx complaisant
Quel sera l'avenir de ce triste présent ;
Quel prêtre à Mahomet donnera le baptême.
Cependant le soleil, fidèle à son système,
De nos humbles débats témoin insoucieux,
A gardé son costume et son nom dans les cieux ;
Toujours il verse l'or au berceau de la terre ;
Il regarde toujours, d'un air froid, l'Angleterre,
Et, pour tes nuits d'hiver, il envoie, en riant,
Aux sphinx de tes chenets un tison d'Orient.

A UN AIGLE EN CAGE

Privé d'air et manquant d'haleine,
Qu'un mot te console, oiseau-roi :
Ton maître a vécu comme toi
Dans la cage de Sainte-Hélène.

LE VIEIL ARABE

La zône est brûlante,
Le désert est nu ;
Ta marche est bien lente,
Chrétien inconnu.
J'ai pour ta souffrance
Plus que l'espérance ;
Toi qui viens de France,
Sois le bienvenu.

J'ai pour mon convive
Du lait et des fruits ;
Si ta soif est vive,
Je connais un puits.

Mes vieilles années
Marchent couronnées
De douces journées
Et de fraîches nuits.

Je vis au jeune âge
Ceux de ton pays,
Aux jours de carnage
De Ptolémaïs.
Leur main tutélaire
Respecta mon aire,
Ma source d'eau claire,
Mon champ de maïs.

Voilà pourquoi j'aime
Tes frères chrétiens ;
Ce champ que je sème,
De toi je le tiens.
Viens, j'ai sous mes treilles
De nocturnes veilles
Pleines de merveilles
Dans mes entretiens.

L'ÉTOILE DU MARIN

Le ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit;
Seul fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

Sa douce clarté console
Le marinier qui s'endort;
C'est la divine boussole
Qui doit le conduire au port.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

C'est un flambeau tutélaire,
Dieu l'a placé de sa main,
C'est le phare qui l'éclaire
Dans les ombres du chemin.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

C'est la madone qu'implore
Le pêcheur au désespoir,
Et qui toujours à l'aurore
A sa sœur l'a fait revoir.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir : c'est l'étoile
Du marin.

MARSEILLE

A ALEXANDRE DUMAS

Tantôt j'étais assis près de la rive aimée,
La mer aux pieds, couvert de l'humide fumée
Qui s'élève des rocs lorsque les flots mouvants
S'abandonnent lascifs aux caresses des vents.
L'air était froid : décembre étendait sur ma tête
Son crêpe nébuleux, drapeau de la tempête ;
Les alcyons au vol gagnaient l'abri du port ;
Le Midi s'effaçait sous les teintes du Nord.
La Méditerranée, orageuse et grondante,
Comme un lac échappé du sombre enfer de Dante,
N'avait plus son parfum, plus son riant sommeil,
Plus ses paillettes d'or, qu'elle emprunte au soleil.
Il le fallait ainsi : la mer intelligente,
Qui roule de Marseille au golfe d'Agrigente,

Notre classique mer, avait su revêtir
Le plaid d'Écosse au lieu de la pourpre de Tyr.
C'est ainsi, voyageur, qu'elle te faisait fête,
A toi, l'enfant du Nord, dramatique poëte,
Le jour où, couronné d'un cortége d'amis,
La voile au vent, debout sur le canot promis,
Loin du port où la vague expire, où le vent gronde,
Loin de la citadelle où surgit la tour ronde,
Vers l'archipel voisin tu voguais si joyeux,
Et pour tout voir n'ayant pas assez de tes yeux.

Moi, l'amant de la mer et que la mer tourmente,
Moi qui redoute un peu mon orageuse amante,
Sur la brume des eaux je te suivais de l'œil,
Je conjurais de loin la tempête et l'écueil,
En répétant tout bas à ta chaloupe agile
Les vers qu'Horace chante au vaisseau de Virgile ;
Et puis, en te perdant sur les flots écumeux,
Mes souvenirs venaient noirs et tristes comme eux !...
Combien de fois, depuis mes courses enfantines,
J'ai contemplé la mer et ses voiles latines !
L'île de Mirabeau, rocailleuse prison,
Les monts Bleus, dont le cap s'effile à l'horizon,
Et les golfes secrets, où le flot de Provence
Chante de volupté sous le pin qui s'avance !
Alors, à cet aspect, je ne songeais à rien,
C'était un tableau calme, un rêve aérien,
Un paysage d'or. La vague, douce et lente,
Endormait dans l'oubli ma pensée indolente.

Aujourd'hui, toi voguant au voisin archipel,
La brise obéissant à ton joyeux appel,
Je ne sais trop pourquoi de tristes rêveries
Fanent aux mêmes bords mes visions fleuries.
Je ne songe qu'aux jours où le deuil en passant
A coloré ces flots d'une teinte de sang ;
Où la peste vingt fois de l'Orient venue
A frappé cette ville agonisante et nue ;
Où les temples sacrés du rivage voisin,
Meurtris du fer de Rome ou du fer sarrasin,
Se sont évanouis comme la vapeur grise
Que ma bouche aspirante abandonne à la brise.
Pèlerin, sur la mer, en détournant les yeux,
Ici tu ne peux voir ce qu'ont vu nos aïeux.
Cette île de maisons, près de la tour placée,
Oh ! non, non, ce n'est point la fille de Phocée :
Elle est bien morte, et l'algue a tissé son linceul ;
Son cadavre est visible aux regards de Dieu seul.
Peut-être sous les flots elle dort tout entière,
Et ce golfe riant lui sert de cimetière.
Hélas ! sur nos remparts trois mille ans ont pesé,
Le roc des Phocéens lui-même s'est usé ;
Et chaque jour encor la vague déracine
Cette église qui fut le temple de Lucine,
Cette haute esplanade où tant de travaux lents
Avaient amoncelé les péristyles blancs.
Divine architecture, en naissant expirée,
Comme sa sœur qui dort dans les flots du Pirée,
Et qui, du moins en Grèce, aux murs du Parthénon,
En s'éteignant, laissa les lettres de son nom !...

Il ne nous reste rien à nous ; rien ne surnage
De notre vie antique, et rien du moyen âge.
Une tour qu'épargnait notre peuple rongeur
Aurait pu t'arrêter un instant, voyageur !
Moi, je l'ai vue enfant, noble tour ! Elle seule,
A chaque Marseillais, rappelait son aïeule.
Un jour d'assaut, un jour d'héroïque vertu,
Nos mères à son ombre avaient bien combattu !
Elle avait des créneaux où la conque marine
Sifflait l'air belliqueux, lorsque la coulevrine
S'allongeant envoyait d'un homicide vol
Le boulet de Marseille au dévot Espagnol.
Sur cette haute tour, la tour de Sainte-Paule,
Flottait notre drapeau ! là, le coq de la Gaule !
Et sur l'écu d'argent, si redouté des rois,
L'azur de notre ciel dessinant une croix !...
Elle s'est éboulée ! O voyageur, approche,
Il te faut aujourd'hui visiter une roche :
C'est un fort monument qui résiste à la mer,
Se rit du feu grégeois et méprise le fer.
Nous n'avons ni palais, ni temples, ni portiques;
Les seuls monts d'alentour sont nos trésors antiques ;
Et même, tant Marseille a subi de malheurs,
Ils n'ont plus ni leurs bois ni leurs vallons de fleurs.
Tourne ta proue ! oh ! viens ! la ville grecque est morte.
Oui, mais Marseille vit; elle t'ouvre sa porte !
La splendide cité, reine de ces climats,
Cache l'eau de son port sous l'ombre de ses mâts.
Elle est riche ; elle peut, à défaut de ruines,
Couvrir de monuments sa plaine et ses collines ;

Son nom, que sur le globe elle fait retentir,
Est plus grand que les noms de Sidon et de Tyr;
Elle envoie aujourd'hui les enfants de son môle
Aux feux de la Torride, aux glacières du pôle;
Partout son pavillon, à l'heure où je t'écris,
L'univers commerçant le salue à grands cris.
Les trésors échangés de sa rive féconde
Illustrent les bazars de Delhy, de Golconde,
De Lahore, d'Alep, de Bagdad, d'Ispahan,
Que la terre couronne et que ceint l'Océan.
Notre voisine sœur, l'orientale Asie,
Couvre ce port heureux de tant de poésie,
Les longs quais de ce port, congrès de l'univers,
Sont broyés nuit et jour par tant d'hommes divers,
Qu'un voyageur, mêlé dans la foule mouvante,
Marbre aux mille couleurs, mosaïque vivante,
Croit vivre en Orient, ou dans les jours premiers,
Sous Didon de Carthage, au pays des palmiers.

Ainsi donc le commerce est chez nous poétique.
Poëte, viens t'asseoir sous quelque frais portique.
Si je ne puis offrir à ton brûlant regard
Ni les temples nîmois, ni l'aqueduc du Gard,
Ni la vieille Phocée, à sa gloire ravie,
A défaut de la mort, viens contempler la vie:
Le cœur se réjouit à cet éclat si beau;
L'opulente maison vaut mieux que le tombeau.

ÉCRIT

DEVANT LE PORTRAIT DE VICTOR HUGO

PEINT PAR CHATILLON

1838

Comme le noble enfant que le peintre Lawrence
Couronna d'avenir, de gloire et d'espérance,
Loin des jeux du collége il s'asseyait souvent,
Et, parmi les jasmins qui pendent de la treille,
Sous le ciel espagnol il ouvrait son oreille
Aux voix qui parlent dans le vent.

Il écoutait les pins, orchestres des collines,
La molle sérénade avec ses mandolines
Sur les rives du Tage ou du Guadalété,
Les bruits mélodieux que l'ogive des Mores
Mêle au balancement des larges sycomores
Dans les tièdes nuits de l'été.

Enfant, il a couru sur ces rives aimées
Que de ses belles fleurs l'Italie a semées
Du golfe de Venise à l'horizon toscan ;
Et, côtoyant les flots de la mer de Tyrrhène,
Il a vu Parthénope, indolente sirène,
Qui dort d'amour sous un volcan.

Puis il est revenu, rapportant dans sa tête
Un souvenir immense, un monde de poëte,
Étincelant chaos, arabesque sans fin,
Mêlé de bruit d'airain, de longs coups de tonnerre,
D'éblouissants tableaux, de fanfares de guerre,
D'hymnes ravis au séraphin.

Il grandissait ainsi : ses premiers vers timides
Réveillèrent le Nil, ruisseau des Pyramides ;
Ils célébraient Moïse, autre sublime enfant,
Qui plus tard, rayonnant de sainte poésie,
Vers la terre de miel, par Dieu même choisie,
Guida son peuple triomphant.

Il grandissait, chantant toutes les nobles choses,
Prenant pour lui l'absinthe et nous donnant les roses,
Semblable à cet apôtre en tunique de lin,
Qui, voyant Rome au bout du chemin de Solime,
Et marchant, l'œil baissé, planta la croix sublime
Sur le fronton capitolin.

Dans sa vive jeunesse, ardemment occupée,
Il a chanté tous ceux qui sont morts par l'épée,
Tous ceux qui furent grands, les peuples ou les rois,
Il a chanté la Grèce et les mille hécatombes
Que l'Archipel scella dans ses humides tombes
Ouvertes au nom de la croix;

Il nous a fait rêver sous l'ogive gothique,
Où le prêtre romain entonne son cantique,
Sous le cintre païen d'un vieux temple toscan :
Muse sainte ou profane ont soufflé sur sa tête
Ces sons mystérieux qui viennent au poëte
De l'Olympe ou du Vatican.

Un jour, le front chargé de rêveuse tristesse,
Debout sur Notre-Dame, il contempla Lutèce;
Il évoqua les morts qui passaient sous ses yeux;
Puis il laissa tomber, du haut des tours jumelles,
Des pages de granit, colossales comme elles,
Écrites la main dans les cieux.

Par lui, l'hymne lyrique a réchauffé nos âmes;
Il a des feux de l'ode embrasé tous ses drames.
Il a voué sa vie au triomphe de l'art.
Quand on le voit passer, quand un ami le nomme,
On reste confondu de trouver un jeune homme
Lorsqu'on attendait un vieillard.

Si de libres chemins s'ouvrent devant ce maître,
Et s'il nous donne tout, car il peut tout promettre.
Ce fils du ciel moderne et de l'Olympe ancien,
Aucun des monuments qui restent sur la terre
Pour marquer tous les pas de l'art héréditaire
Ne sera plus beau que le sien !

Et nous, pour adoucir cette longue agonie
Qui dévore le cœur des hommes de génie,
Pour passer devant eux sans honte et sans remords,
Quand ils vivent, brûlons sur le seuil de leur porte
Un peu de cet encens que la foule leur porte
A pleines mains quand ils sont morts.

BADEN

VERS ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADEMOISELLE DU ***

1832

Un jour que la nature était d'humeur charmante,
Elle ouvrit son trésor :
Elle prit l'arbre vert, la cascade écumante,
Le bel horizon d'or ;

La colline partout mollement arrondie
Sur le vallon riant,
Où flotte le matin le tranquille incendie
Des feux de l'Orient ;

La fontaine où toujours tombe et se purifie
L'eau qui sait tout guérir ;
L'air régénérateur qui prolonge la vie
De ceux qui vont mourir ;

La montagne féconde où largement s'étale,
Comme un sommet alpin,
L'arbre qui fait flotter sa branche horizontale,
Le sublime sapin ;

Les myrtes recueillis au sentier solitaire,
Plante qui craint le jour,
Et, depuis les vieux temps de la blonde Cythère,
Nous conseille l'amour ;

Et, voulant rendre à l'homme, en ce jour de largesses,
Le primitif Éden,
Elle mit sur un point l'écrin de ses richesses :
Elle créa Baden.

CONTRE L'ARBRE

L'arbre est vraiment en démence :
Lorsque le ciel est vermeil,
N'a-t-il pas le tort immense
De me voiler le soleil ?

PARADOXE SUR L'HOMME

ODE

En quelque endroit où Dieu le place,
L'homme est un larmoyant bouffon ;
Aucun chapitre ne le classe
Dans les ménages de Buffon.
De tous les habitants de l'arche,
C'est le seul aujourd'hui qui marche
Sur deux pieds sans ailes d'oiseau,
Seul qui pleure au sein de sa mère,
Et qui, dans la vieillesse amère,
Chemine à l'aide d'un roseau.

Puis, il a d'autres priviléges.
Quand sa vie est à son matin,

Il va sur les bancs des colléges
Pour ne pas savoir le latin ;
Il passe des auteurs antiques
Aux calculs des mathématiques ;
Il déjeune avec du pain sec,
Et, sur une chaire pédante,
Il voit Virgile, Horace et Dante,
Qui semblent tous lui parler grec.

Après dix ans de servitude,
Il sort, un accessit aux mains,
Courbé par Tissot et l'étude,
Raillant les Grecs et les Romains.
Son père lui dit : — « Tu dois être
Avocat, médecin ou prêtre :
Choisis des trois, il en est temps ;
Voyons, mon fils, que veux-tu faire? »
Le fils répond : — « Moi, je préfère
Me promener jusqu'à vingt ans. »

En effet, le fils se promène,
En souvenir des doux jeudis ;
Il en met sept dans la semaine :
Il a trouvé le paradis.
Le jour, il arpente la ville ;
Le soir, il sifile un vaudeville,
Ou, dans un café babillard,
Fume avec des amis intimes
Un cigare à trente centimes
En carambolant au billard.

Souvent (voilons bien cette chose)
Une Aspasie aux cheveux noirs,
Cachant l'épingle sous la rose,
L'appelle dans l'ombre des soirs.
Il accourt, beau d'étourderie,
Et, pour sa lecture chérie,
Dès ce jour, il n'a qu'un auteur :
Il n'a que la brochure unique,
Cours de morale hygiénique,
Œuvre de Boyveau-Laffecteur !

Un soir, dans une comédie,
Au théâtre, il voit un cousin
Lancé dans une intrigue ourdie
Avec la femme du voisin.
Pour cet innocent badinage,
Il cherche dans son voisinage
Un ami d'enfance et de cœur ;
Sa femme est jeune, blonde et belle ;
Longtemps il la trouve rebelle,
Puis l'heure sonne, il est vainqueur.

Mais, pour payer à la patrie
La dette qu'on paye à trente ans,
Il prend des mœurs et se marie,
Lassé des amours inconstants.
Cela marche bien deux années...
Après tant d'heures fortunées,
Ce gendre, ayant un peu grossi,
Se brouille avec sa belle-mère,

Qui, dans une tristesse amère,
Voudrait être sa fille aussi.

Dès ce jour, la querelle abonde
Dans la nuptiale maison,
Un éternel tonnerre gronde,
L'azur déserte l'horizon.
Au sein d'une oasis voisine,
Le mari cherche une cousine
Pour lui confier ses douleurs;
Et l'Ariadne délaissée
Cherche déjà dans sa pensée
Le Bacchus qui sèche les pleurs.

Alors le mari devient grave;
Il écrit de nombreux essais
Sur le sucre de betterave
Ou les cachemires français.
Parfois, il se fait antiquaire,
Ou d'une caisse hypothécaire
Il devient agent principal,
Et, de ses électeurs l'idole,
Promet à son front l'auréole
Du conseiller municipal.

SOUVENIR DE LONDRES

A Londres, j'habitais une petite rue
(*King's William street Strand*), qui n'était parcourue
Que par un vieux passant habillé de papier,
Lequel portait au dos l'enseigne d'un drapier.
Quand je rentrais chez moi, j'allais à la fenêtre,
Et toujours ce passant se faisait reconnaître,
Avec son uniforme et son enseigne au dos,
Prospectus ambulant, placard de chair et d'os.
Eh bien ! quand cette ville immense et souveraine
Frappe mon souvenir dans sa pompe de reine,
Je ne sais trop pourquoi dans un coin, à l'écart,
Je vois toujours cet homme habillé d'un placard.

A GÉRARD DE NERVAL

Voici le printemps, poëte,
Penseur, voici le printemps;
Chaque jour est une fête;
Le waggon dit : « Je t'attends ! »

Le doux printemps te délivre
De la prison des hivers;
Enfin nous allons revivre :
Les eaux et l'arbre sont verts !

Tu vas, selon ton usage,
Revoir autour de Paris
Le hameau, le paysage,
Le vallon que tu chéris.

Quelle artiste la nature!
Que son paysage est vrai!
Rien ne vaut, dans la peinture,
Meudon ou Ville-d'Avray!

Le matin, quand la rosée
Le couvre de diamants,
Comme il est beau, ce musée
Rempli de tableaux charmants!

Plus beau je le trouve encore
Encadré d'azur serein,
Lorsque le soleil le dore
Bien mieux que Claude Lorrain:

Encore plus beau peut-être
Lorsqu'un nuage vermeil,
Mieux que Corot, ce grand maître,
Peint un coucher de soleil!

Voyager est ton envie,
Rien n'arrête ton élan;
Tu recommences ta vie
Tous les vingt mars, comme l'an.

Si dans ta bourse l'or sonne,
A toi-même souriant,

Tu ne dis rien à personne,
Et tu pars pour l'Orient.

Mais, si tu n'as dans ta poche
Que la bourse de Bias,
Alors tu vas au plus proche
Voir les arbres de Diaz.

Les zones les plus lointaines,
Tu les trouves près d'ici,
Le détroit de Morfontaines,
Le cap de Montmorency;

Le frais archipel d'Asnières,
Où sur la grève et les flots
On voit hisser les bannières
D'hydrophobes matelots:

Là, les vainqueurs des régates
Gagnent les prix décennaux,
Avec d'agiles frégates
Grandes comme des canots.

Qu'importe, pourvu qu'on marche
Au mois du gui de l'an neuf,
Qu'un fleuve coule sous l'arche
D'un pont vieux ou d'un pont neuf!

Marcher est chose si douce,
Dans la campagne, au hasard,
Sans regretter sur la mousse
L'asphalte du boulevard,

Après l'hiver qui nous cloue
Au coin d'un salon bien noir,
Entre la neige et la boue
Qui décorent le trottoir.

Oui, ta sagesse est profonde;
Pars sur les sillons fleuris :
Tout ce qu'on voit dans le monde
Est aux portes de Paris.

A VICTOR HUGO

Aux jardins d'Hyères, 13 novembre 1858

Quand Paris, l'autre soir, assis dans une salle,
Couronnait de rayons ton œuvre colossale,
A cette joie immense, à ce divin banquet,
A ce nouveau triomphe, un seul ami manquait :
J'étais dans ces jardins que la mer amoureuse
Semble avoir apportés de l'Arabie heureuse,
Colline d'Orient, comme aux âges premiers
Couverte de parfums, d'azur et de palmiers.
Paris était bien loin ; c'était le soir, à l'heure
Où le jeune opéra chante, où le drame pleure ;
Je disais : « Maintenant, au bout de ces chemins,
A *Ruy Blas* qui se lève un monde bat des mains,
Victorieuse enfin dans la publique arène,
La grande poésie a son trône de reine ;

Et l'œuvre s'accomplit ! et tout généreux cœur
Palpite en écoutant le poëte vainqueur ! »
Je regardais la mer, trait d'union qui lie
Deux magnifiques sœurs, l'Espagne et l'Italie :
J'écoutais pour savoir si du septentrion
Quelque bruit me venait sur l'aile d'Orion,
Quelque lointain écho de ce cirque superbe,
Où ta faucille d'or, poëte, a fauché l'herbe.
Non, jamais vers le Tage et la Guadalété,
Sous les acacias, dans les nuits de l'été,
Des murmures plus doux n'ont coulé de la nue ;
Novembre se parait d'une robe inconnue ;
Le ciel avait écrit sur son divin feuillet
Toutes les lignes d'or des splendeurs de juillet,
Et l'hymne de minuit, que l'été seul entonne,
Monta pour réjouir le firmament d'automne.
De l'histoire du siècle aujourd'hui qu'un lambeau
M'apporte le récit d'un triomphe si beau ;
J'aime à me rappeler la nuit mélodieuse,
Le palmier, l'oranger, l'étoile radieuse,
Tous ces divins auteurs dont l'organe puissant
Conta l'œuvre sublime au voyageur absent.
Ces hymnes de la mer, ces saintes mélodies,
Ces voix des horizons par le ciel applaudies,
Ces nocturnes parfums d'un automne riant,
Reçois-les, fils du Nord, poëte d'Orient,
Comme un dernier *bravo* qu'à la fin de l'année
Jette au drame espagnol la Méditerranée.

ADIEUX A MADEMOISELLE TAGLIONI

1837

Vous avez vu souvent cette image citée,
Fresque d'Herculanum, ville ressuscitée;
Légère vision aux contours éclatants,
Qui, sur un fond d'azur, se glisse dans l'espace,
Fantôme élyséen qui nous séduit et passe
Comme un doux songe de printemps;

Sur un vase d'albâtre et de sainte origine,
Sorti de l'atelier d'un artiste d'Égine,
Vous avez vu, parmi les peupliers tremblants,
La nymphe qui se livre à la danse ionique,
Et laisse dérouler les plis de sa tunique
Sur la pointe de ses pieds blancs;

Dans vos rêves passés, océan du jeune âge,
Entre vos souvenirs une femme surnage;
Elle charma l'ennui des classiques leçons;
C'est Camille qui court dans les vers de Virgile,
Et qui, vers l'Éridan, jamais d'un pas agile
Ne courba l'épi des moissons.

N'avez-vous pas aussi rêvé de quelque fée
Qui, d'un palais de marbre habite la nymphée
Remplit de ses parfums l'éclatant corridor,
Folâtre dans la conque où pleuvent les eaux vives,
Et, le festin venu, donne aux heureux convives
Sa corbeille d'oranges d'or?

Dans un loisir d'été, sous l'arbre des fontaines,
Avez-vous entrevu, vers les îles lointaines,
La Péri d'Orient, sur son lit de corail,
Qui danse de ce pas que tout le Gange admire,
Et fait mourir d'amour le roi de Cachemire
Dans le kiosque du sérail?

L'air glacé de nos jours ne l'a point étouffée,
La Péri d'Orient ou la divine fée;
Herculanum la livre encore à nos pinceaux,
La nymphe qui volait sur les fleurs des corbeilles,
Plus vive dans ses jeux que ses sœurs les abeilles,
Plus légère que les oiseaux.

Nous l'avons applaudie; elle était revenue
Du trône aérien que lui garde la nue;

Les yeux s'étaient fermés de peine en la cherchant ;
Les bravos dominaient l'orchestre et sa cadence ;
Et puis on se taisait pour écouter sa danse
Harmonieuse comme un chant.

Elle était, cette fois, la sylphide rêvée
Que, sous le ciel d'Écosse, un poëte a trouvée :
Divinité qui suit les pâtres au sillon,
Aime les laboureurs, visite les chaumières,
Et, pendant la veillée, agite les lumières
Avec son vol de papillon.

Regardez-la courir ! rien de mortel en elle :
On craint de la blesser lorsqu'on touche à son aile :
Quand elle prend son vol, les regards soucieux
Semblent la retenir au sol qu'elle abandonne,
Comme si le lutin que l'Écosse nous donne
Quittait la terre pour les cieux.

Jetez à pleines mains des fleurs pour sa couronne,
Qu'un immense bouquet en tombant l'environne,
Que de tant de parfums le concert lui soit doux ;
Que la Péri, la fée, ou la nymphe, ou Camille,
Parmi toutes ces fleurs se trouvant en famille,
Se décide à vivre avec nous !

A FÉLICIEN DAVID

Pour peindre les lointaines côtes
Où le soleil a son berceau,
Ta palette est pleine de notes,
Et ton archet est un pinceau.

Tu chantes les choses chéries,
L'Éden avec toutes ses fleurs,
L'amour avec ses rêveries,
La nature avec ses couleurs.

L'impossible même est facile,
S'il se trouve sur ton chemin;
Et, comme un instrument docile,
Tu tiens l'orchestre dans ta main.

AVANT L'HOMME

L'air est voilé de brume, et l'Océan inonde
La planète, volcan où doit fleurir le monde ;
Aucun être ne voit ces bouleversements,
Ce globe désolé, sous de lugubres teintes,
Ces montagnes en feu, ces montagnes éteintes,
Ces cratères morts ou fumants.

Combien a-t-il duré cet âge de la terre,
Quand la planète en deuil, l'Océan solitaire,
Ensemble mugissaient pour notre enfantement?
Dieu, pour qui jamais rien ne finit, ne commence,
Connaît seul la longueur de ce travail immense,
Mille siècles pour lui durent moins qu'un moment :

Mais un jour Dieu souffla sur la terre embrasée;
Un nuage d'iris fit pleuvoir la rosée,
Et le roc s'amollit sous des panaches verts,
Et du nouveau limon, caressé par l'eau douce,
Jaillirent à la fois la fougère et la mousse,
Premiers joyaux de l'univers.

Et l'Océan fuyait, abandonnant aux plaines
Les rayons de soleil, et les fraiches haleines
Qui descendaient du haut des cratères éteints ;
L'arbre, se révélant dans sa grâce première,
Déploya, sur un fond d'azur et de lumière,
Ses rideaux de verdure aux horizons lointains.

Sous les tièdes climats et sous l'ardente zone
Aucune voix encor dans les airs ne résonne,
Aucune plainte, aucun soupir d'être vivant ;
L'Océan seul gémit aux grèves désolées,
La cataracte parle à l'écho des vallées,
Les arbres répondent au vent.

Tout à coup des arceaux de la forêt profonde
Sort un cri, le premier qu'entendit notre monde !
Par un monstre géant le globe est habité !
La terre, qui s'émeut sous sa masse étouffante,
Regarde avec effroi le démon qu'elle enfante,
Et maudit les trésors de sa fécondité.

La vie est sur la terre ! et les plus hautes cimes,
Les antres noirs, la mer aux lugubres abimes,
Se peuplent d'animaux et de monstres géants ;
Ils traversent la plaine au vol, l'onde à la nage,
Et, la nuit descendue, enivrés de carnage,
S'endorment sur les océans.

La terre, qui déjà semblait être engourdie,
Rouvrit ses arsenaux de lave et d'incendie :
Sa colère mugit, l'horizon s'embrasa :
Animaux et volcans étaient de même taille :
Les monstres et le roc se livrèrent bataille,
Et le roc, s'écroulant sur eux, les écrasa !

Lorsqu'on fouille aujourd'hui dans les flancs de la terre,
Ces monstres, engloutis par le feu d'un cratère,
Épouvantent encore avec leurs ossements ;
Et nous croyons, devant le sombre reliquaire
Où vient les exposer un pieux antiquaire,
Entendre leurs mugissements !

Le grand travail se fait !... Que de siècles encore
Avant que l'univers se calme et se décore
Pour recevoir enfin l'homme qui doit venir,
Et trouver, en naissant avec la race humaine,
Des arbres généreux pour son premier domaine,
Des fleurs pour l'embaumer, et Dieu pour le bénir !

L'homme arrive! et bientôt à son côté se lève
Avec toutes les fleurs, la fleur vivante d'Ève!
Alors les chants d'oiseaux, l'hymne des arbres verts,
Mélodie inconnue, et soudain entonnée,
Annoncèrent partout que la femme était née,
Donnant l'amour à l'univers!

ENVOI A FÉLICIEN DAVID

Ce rêve souriait à mon âme ravie,
Plein de sombres horreurs, de mirages charmants,
Il est mort dans ces vers: oh! donne-lui la vie
Avec la voix des instruments!

RÉVOLTE EN MER

Océan inconnu, ténébreuse Atlantique,
Tu vas te dépouiller de ton mystère antique.
Hardi navigateur par la gloire excité,
Colomb a deviné les fortunés rivages,
Les fleuves, les déserts et les îles sauvages
Que voile ton immensité.

Océan! le héros va quitter l'Ibérie,
Seule terre pour lui qui devient la patrie,
Et pour l'épouvanter tu t'insurges en vain ;
Il contemple déjà, dans les déserts de l'onde,
Les nouveaux champs promis, le magnifique monde
Qu'il vit dans un rêve divin.

L'immensité des mers par la nuit est voilée;
Le vent dort, le silence entoure les vaisseaux;
Le ciel, sur le sommeil de la terre et des eaux,
Arrondit sa tente étoilée.

*

Le bronze du navire au bronze du rempart
Répond sous la nue enflammée,
Et, dans des tourbillons solennels de fumée,
Donne le signal du départ;
Et le peuple, entonnant son hymne accoutumée,
Suit des yeux la flotte qui part.

LE PEUPLE

Toi que la prière console,
Quand sur ta tête l'éclair luit,
Nautonier privé de boussole
Dans les ténèbres de la nuit;

Toi qui, sur ta frêle carène,
Entends mugir le flot amer,
Invoque la céleste reine,
Notre-Dame de la mer.

LES MATELOTS

A l'autre bord de cette onde.
Amis, il est un autre monde,
Et que notre voix lui réponde
En suivant Christophe Colomb.

Amis, le chemin est long,
Le péril est grand, la gloire est féconde ;
Amis, le chemin est long ;
Suivons tous en mer Christophe Colomb.

Tandis qu'aux bords des mers la foule prie encore,
Le ciel, arbitre des destins,
Des vaisseaux castillans partis avec l'aurore,
L'écho redit les chants lointains.

*

Un calme désolant, un silence de tombe,
Entourent le vaisseau ; la mer dort, le vent tombe :
Bientôt se déroule à leurs yeux
Le tranquille horizon de la zone torride.

Grand désert de saphir qu'aucun souffle ne ride ;
Et le pilote soucieux,
Qu'un azur infini couvre de son mystère,
Ne voit que le soleil, sublime solitaire,
Entre l'Océan et les cieux.

On dirait que la mer s'est encore agrandie.
Sous un ciel embrasé qui verse l'incendie,
La langueur brise le plus fort.
Ils ont désespéré de la terre attendue ;
Ils laissent pendre au mât la voile détendue
Sur le flot sans brise et sans port.
On regarde en pleurant le navire immobile
Dans un cercle de flamme arrêté comme une île
Où le seul salut est la mort.

LES MATELOTS

Levons-nous, réveillons nos âmes !
Notre navire est un cercueil.
Le vent se tait, prenons les rames !
Cherchons la mort sur un écueil !

Le ciel fait tomber de l'espace
Sur la mer un voile de plomb.
Dieu nous punit de notre audace,
Et maudit Christophe Colomb.

COLOMB

Ainsi le moindre obstacle a brisé vos courages,
Vous qui m'avez promis d'héroïques efforts,
Vous qui, dans les écueils, la nuit et les orages,
Vouliez affronter mille morts!
C'est un jour de gloire et de fête:
Chantez vos airs les plus joyeux:
Le soleil luit sur votre tête,
L'Océan éblouit vos yeux,
Et notre navire s'arrête
Pour mieux voir la mer et les cieux.

LES MATELOTS

Où sont les rives fortunées,
Les archipels, les cieux amis,
Les îles de fleurs couronnées,
Colomb, que tu nous a promis?
Dieu te demande pour victime;
Il va parler! nous le suivrons.
Voilà ta tombe: c'est l'abîme!
Tu périras, et nous vivrons.

COLOMB

Attendez la nouvelle aurore;
Dieu vous fera votre chemin;

Amis, si votre voix l'implore,
Il vous conduira par la main.
Aujourd'hui vous souffrez encore ;
Vous serez triomphants demain.

Voyez ! déjà la mer respire
Et se teint de mille couleurs ;
Le ciel répond par un sourire
Au dernier cri de vos douleurs,
Et la brise apporte au navire
Un parfum d'arbres et de fleurs.

LES MATELOTS

Gloire à Colomb ! Dieu l'écoute.
L'Océan creuse la route ;
Les voiles s'ouvrent au vent,
Et l'étendard où scintille
Le fleuron de la Castille,
Au mât, nous crie : « En avant ! »

*

Enfin le matelot sur les mers vit éclore
Cette terre nouvelle, aux clartés de l'aurore,
Aux parfums de la rive, aux doux chants de l'oiseau ;
Il vit les hauts palmiers s'épanouir sur l'onde,
Et dans des vapeurs d'or le soleil du vieux monde
Levé sur un monde nouveau.

A L'AMÉRIQUE

4 juillet 1832

Monde nouveau, lancé comme un navire immense
Entre deux Océans, ton avenir commence,
Tu ne regrettes rien dans un passé lointain :
Sous la glace du pôle et sous la zone ardente,
Rien ne peut ralentir ta course indépendante ;
Tu commandes à ton destin.

Tu n'as pas de voisins qui convoitent en rêve
Un grain de sable, un brin de roseau sur la grève,
Pour élargir le sol de leur royaume étroit ;
Et tu n'as pas un Nord qui va chercher querelle
Au Midi, pour sortir de sa glace éternelle,
Quand il trouve son soleil froid.

Chez toi, place pour tous, au soleil comme à l'ombre.
Veut-on de la fraîcheur : Dieu seul connaît le nombre
De tes vastes forêts, pleines d'arbres géants ; —
Et veut-on labourer la campagne ou les ondes :
Toujours on trouve aux bords des savanes fécondes
Cent fleuves et deux Océans.

On y trouve partout l'Éden du premier âge,
Le jardin virginal et le tiède rivage,
Et la douceur des fruits et la douceur des eaux,
Et ces riches couleurs dont la grande nature
Pour éblouir les yeux se fait une ceinture
Avec des fleurs et des oiseaux.

On y trouve partout la rivière tranquille,
Le golfe, le port vierge et la vierge presqu'île,
Qui n'ont, jusqu'à nos jours, que Dieu pour possesseur!
Où sans doute, demain, une ville va naître,
Et des vieilles cités se fera reconnaître,
Ou comme fille, ou comme sœur !

Oui, l'avenir est là, pour les races futures,
Quand tous les Océans uniront leurs ceintures :
Croyez-moi, ce n'est point un présage trompeur ;
Et notre Europe alors, regrettant d'être antique,
Pour mieux se rajeunir, passera l'Atlantique
Sur les arches de la vapeur.

Le soleil et la mer, dans un grand hyménée,
Ont fécondé la lave où l'Amérique est née,

A ROGER DE BEAUVOIR

NOTRE CONVIVE.

Jeune seigneur du moyen âge,
Qui, par la mort, fut oublié,
Noble artiste en pèlerinage,
Avec Van Dyck il fut lié.

Il a visité la Castille,
Le front ombragé d'un cimier;
Il fut reclus à la Bastille
Au siècle de François Premier.

Seigneur de joyeuse folie,
Comme tous ceux que nous aimons,
Avec Brantôme en Italie,
Il courait au delà des monts.

Il a revêtu la cuirasse,
Il a fondé les rose-croix ;
Sur des chevaux de noble race,
Il a couru dans les tournois.

Artiste, chevalier, poëte,
Il a parcouru l'univers,
Tenant à sa main, toujours prête,
Le pinceau, l'épée ou les vers.

Il s'est fait, en galant jeune homme,
Notre contemporain ce soir;
Ainsi qu'au vieux temps, on le nomme
Le sire Roger de Beauvoir.

EN ABORDANT L'ITALIE

ÉCRIT SUR LA PROUE DU PAQUEBOT

Quels frissons de respect et de sainte allégresse
J'éprouve en te voyant, noble sœur de la Grèce,
Toi qu'un ciel généreux couronna de splendeurs,
O lumineux berceau de toutes les grandeurs!
Sol fécond où Dieu même a choisi son argile
Pour créer Rossini, Raphaël et Virgile;
Trinité des beaux-arts, qui sur la terre a lui,
Et ferait croire en Dieu, si l'on doutait de lui!

ÉCRIT

SUR LE TOMBEAU DE CECILIA METELLA

C'est là que tu fus enfermée :
Je ne te retrouve plus là,
Ombre de femme tant aimée,
O poétique Metella !

Ce fut dans Rome un deuil immense
Quand tu tombas, fleur de beauté,
A l'âge où la femme commence
A sentir son cœur agité.

Ton père, qui ne pouvait croire
A l'éternité du néant,
Pour éterniser ta mémoire,
Fit élever ce monument,

Et sur ces routes consulaires,
Que Rome foulait chaque jour,
De tant de gloires tumulaires
Aucune ne valait la tour

Où dormait, comme au gynécée?
La jeune fille que le sort,
Un beau matin, avait placée
Sous la froide main de la mort !

De cette merveilleuse tombe,
Chère à l'empereur Adrien,
Chaque jour une pierre tombe;
Demain il n'en restera rien.

Oh ! les ravageurs sont infâmes,
Ce sont bien les fils de l'enfer !
Même sur les tombeaux des femmes,
Ils plongent leurs griffes de fer !

N'élevons plus de mausolée
Pour le sot orgueil des vivants;
Que toute morte soit brûlée,
Et jetons ses cendres aux vents!

PAQUES

Pâques ! dans ce grand jour toute chose renait :
L'iris au bord des eaux, sur les monts le genêt,
Au pré la marguerite-reine,
La pervenche à l'abri sous les pins odorants,
L'algue verte au milieu des rochers murmurants,
Que vient baiser la mer sereine.

Tout ce que l'hiver sombre au sépulcre avait mis
N'attendait que ce jour au ciel même promis
Pour boire l'azur et renaître.
Les oiseaux, enivrés de rosée et de thym,
D'une joyeuse voix ont chanté ce matin
L'hymne pascal à ma fenêtre !

Vous, fille du soleil, fleur de Malte, sortez
Du linceul que le Nord vous impose; écoutez
La voix du ciel qui vous excite,
Partez, la route est verte, et le printemps est beau;
Choisissez pour sortir vivante du tombeau
La semaine où Dieu ressuscite.

ASPIRATION

O toi qui sais remplir le vide de mes jours!
Étoile de mes nuits, soleil de mes amours,
Un instant lève-toi, dans cette nuit brûlante,
Où le ciel est pour moi de plomb, où l'heure est lente;
Un seul instant fais voir ton visage riant
A ton balcon désert, mon céleste Orient...
Et je pars, et je vais m'endormir dans des songes,
Charmantes vérités qu'on appelle mensonges,
Et je vais de mon lit reprendre le chemin
En espérant de voir un heureux lendemain!

ABSENCE

A L*** G***

Décembre 1839

Dans la ville du froid et de la boue immonde.
Dites, que faites-vous en hiver, fleur du monde?
N'est-ce pas que Paris est beau dans la saison
Où la neige, aux jardins, remplace le gazon;
Où le château royal étale, sous ses arbres,
La glace de l'allée et la glace des marbres;
Où l'on passe la Seine, auprès de ce jardin,
A pied sec, comme un Juif traversa le Jourdain:
Où du pont d'Austerlitz jusqu'aux Champs-Élysées
Les ondes des bassins se sont cristallisées;
Où d'un coin de sa vitre on voit d'un seul coup d'œil
Paris agonisant sous un immense deuil?

Oh! parlez-moi de vivre alors dans cette zone!
Dites, n'allez-vous pas souvent, belle amazone,

En robe à longue queue, en toque de velours,
Pressant de votre pied un cheval aux pas lourds,
Dans le bois de Boulogne, à l'éternelle allée,
Respirer la fraicheur d'une belle gelée?...
Doux plaisir, qui toujours donne le lendemain
Un rhume à la poitrine et l'onglée à la main!
Car il est doux de prendre un cheval de manége,
Pour ses menus plaisirs, de labourer la neige,
De subir un froid rude aux doigts, au nez, au cou,
Et de parodier les malheurs de Moscou!
Dites, n'aimez-vous pas aller aux Tuileries,
Au fond d'une calèche avec des armoiries;
Et sur un trottoir nu, que la neige a poli
Dans toute la longueur du quartier Rivoli,
Descendre en fin cothurne et de fort bonne grâce
Goûter quinze degrés de froid sur la terrasse;
Voir passer des Lapons de fourrures couverts,
Avec des chapeaux blancs sur des visages verts;
Regarder les héros de Virgile et d'Homère,
Pauvres dieux exilés de la Grèce, leur mère,
En costume d'Éden, sur leur blanc piédestal,
Frissonnant à Paris, loin du beau ciel natal?

Oh! que n'êtes-vous donc restée en robe blanche,
Auprès de votre sœur, la frileuse pervenche,
Sur nos bords où l'hiver est splendide et riant!

Le dernier paquebot venu de l'Orient,

Dans l'île maternelle, en faisant une halte,
A pris pour passager votre soleil de Malte,
Et l'astre paternel, comme un humble vassal,
Est venu réchauffer notre hiver provençal.

Je vous l'ai déjà dit en prose non rimée,
Pour vous, sur notre sol, la neige est supprimée;
Point de feux allumés dans nos salons étroits,
De nos quatre saisons, il n'en reste que trois.
O miracle! aujourd'hui jeudi, douze décembre,
Ma croisée est ouverte et j'ai chaud dans ma chambre,
Je vois dans mon jardin le mois de mai charmant,
Qui prodigue l'insulte à l'almanach qui ment,
Et remplit sous mes yeux toutes ses cassolettes
De roses, de lilas, d'œillets, de violettes,
Et vous fait en hiver, pour vos pieds adorés,
Un tapis de gazons et de boutons dorés.
Madame, venez donc, le ciel vous le conseille,
Car l'été passera tout l'hiver à Marseille!

A MADAME ***

QUI M'AVAIT DEMANDÉ MON VOYAGE D'ITALIE

L'Italie est pour moi comme une belle femme,
Sous un dôme d'azur couchée entre deux mers,
Une femme qu'on aime avec l'amour de l'âme,
Un amour sans orages et sans regrets amers !

Si sur un grand tableau je peignais l'Italie,
Ce serait une brune au front pur, à l'œil noir,
Joyeuse ou sous les pins gravement recueillie,
Délirante au soleil et rêveuse le soir.

Or, j'ai fait ce portrait un jour sans vous connaître.
Je l'ai tracé d'un doigt inhabile et tremblant,
Et sur mon horizon lorsque je vous vis naître,
Madame, je trouvai ce portrait ressemblant.

PHARE

Il est à l'horizon une tour qui se lève
Sur une île, un écueil, pleins d'une humide grève,
Incessamment battus par le vent et les flots;
Un homme est là, tranquille au milieu des orages,
D'un œil indifférent il assiste aux naufrages,
Et voit du haut des mâts tomber les matelots.

Il est sur la colline un couvent, doux asile,
Où l'âme qui gémit avec bonheur s'exile,
Et, calme, voit passer le monde et ses douleurs;
Planant sur les cités, c'est bien là que le sage
Voit en pitié la foule et donne à son visage
Un sourire éternel sur l'océan des pleurs!

A ROSSINI

1846

Que de fois on a dit : « Expliquons ce mystère :
Pourquoi s'obstine-t-il dans Bologne à se taire,
Le poëte divin qui descendit un jour
De son palais d'azur élevé sur les nues,
Pour nous chanter ici les choses inconnues
De l'harmonie et de l'amour? »

Eh ! pour l'homme oublieux aux ingrates oreilles,
N'a-t-il pas assez fait de sublimes merveilles ?
Laissez-le s'endormir dans son noble sommeil.
N'a-t-il pas fait jaillir à flots des mélodies,
Que les hommes d'élite ont trente ans applaudies,
Sous le lustre et sous le soleil?

Chantez, chantez toujours les airs qu'on divinise,
Othello, sombre amant de la blonde Venise;
Mosé, frère divin de son Guillaume Tell;
Sémiramis, écho de la ville superbe,
Qui, dans les vieux débris ensevelis sous l'herbe,
Légua son parfum immortel.

Chantez aux saints accords des harpes de Solime
Les airs religieux de son *Stabat* sublime!
Lui qui, sur le théâtre, a semé tant de fleurs,
A chanté les amours des femmes et des vierges,
Vient pleurer cette fois, à la lueur des cierges,
Sur la mère des sept douleurs!

Chantez encor les airs de sublime folie
Où Rossini sema les fleurs de l'Italie,
Et les charmants éclats de son rire joyeux!
Et que dans cet ennui qui toujours nous dévore,
Après mille ans et plus, les fils chantent encore
Les airs que chantaient les aïeux.

Quand le chant a fini que le chant recommence,
Que pour lui l'univers devienne un chœur immense.
Songeons que dans les cieux un doigt de séraphin
Épuisa, pour ces airs, les plumes de son aile,
Et les anima tous de jeunesse éternelle,
Comme il fit pour l'hymne sans fin!

LES DEUX SOURCES

Allons aux sources à l'heure
Où le ciel se fond en or;
L'une chante, l'autre pleure:
C'est la basse et le ténor.

L'une dit: « Voyez cette onde
Qui cache un gouffre béant;
Elle est calme, mais profonde,
C'est la mort et le néant! »

L'autre dit: « Voyez les astres,
Trône de la Trinité:
C'est après tous nos désastres
La vie et l'éternité. »

MÉLANCOLIE

Chère à mon souvenir, jamais je ne t'oublie,
Éternel sujet de mes pleurs,
Sois toujours avec moi, douce mélancolie,
Volupté des nobles douleurs!

Attachons notre esprit au malheur qui nous blesse,
Qu'il suive chacun de nos pas;
Soyons fiers de souffrir sans indigne faiblesse :
Souvenons-nous, n'oublions pas!

Éternel entretien de ma sainte pensée,
Ange adoré que je perdis!
Sur la terre un instant le ciel l'avait placée,
Elle a revu le paradis!

Dans la divine erreur où parfois tu me plonges,
Sommeil, baume délicieux,
Je la vois, sur le fond azuré de mes songes,
Qui m'ouvrent la porte des cieux !

Elle est plus belle encor : c'est la beauté première
Des jeunes vierges du Jourdain,
Quand l'ange du Thabor dorait de sa lumière
Ces lis du céleste jardin !

Elle mêle sa voix mélodieuse et tendre
Au concert de l'hymne sans fin ;
O douce illusion, je crois encor l'entendre,
Comme l'entend le séraphin !

Puis je la vois courir sur des fleurs inconnues
Aux jardins du terrestre lieu,
Fleurs d'or et de saphir, qui descendent des nues
A chaque sourire de Dieu !

Et son visage alors exprime une allégresse
Que notre monde cherche en vain ;
L'âme seule ressent cette angélique ivresse,
Épurée au souffle divin.

Et je la vois aussi, pour quelque chant sublime,
Saisir la noble harpe d'or,
Celle qui faisait taire autrefois dans Solime
La voix des sibylles d'Endor.

O mensonges du rêve, ô vérité divine,
Venus du firmament vermeil,
Qui montrez à mes yeux tout ce que je devine
Avant les heures du sommeil ;

Songes d'or et d'azur, oh ! revenez encore !
Aux douleurs un remède est dû :
A travers ces vapeurs, qu'un doux rayon décore,
Rendez-moi le bonheur perdu !

Oui, je le sens, un ange écoute ma prière,
Ce monde fuit devant mes yeux ;
Un invisible doigt a touché ma paupière,
Le sommeil va m'ouvrir les cieux.

Dors, ô mon bien-aimé, dors, me dit-elle ; oublie
Les tourments de l'esprit, les orages du cœur ;
Je me souviens toujours du serment qui nous lie,
Notre corps peut mourir, mais non l'amour vainqueur !

Tu viendras dans un monde où Dieu n'a plus de voiles :
Je t'attends sur les fleurs de ce jardin béni,
Où nos jours sont dorés par des gerbes d'étoiles,
Où, d'un regard, nos yeux embrassent l'infini !

CHANT DES BORGIA

Lierres au front, pampre à l'oreille,
Les doigts rougis par les raisins,
Quel vin Bacchus, dieu de la treille,
Buvait sur les coteaux voisins?
Il buvait l'eau douce
Et le cristal pur
Qui baigne la mousse
Des bois de Tibur!
Il n'avait ni table ni nappe,
Les buveurs l'invoquent en vain:
Bacchus n'a trouvé que la grappe,
Nous avons inventé le vin.

Honte à la Grèce, notre mère!
Dans l'île blanche de Milo,

A la santé du vieil Homère,
Les bacchantes ont bu de l'eau.
Avant la nuit noire,
Tombant sur la mer,
Phœbus n'a pu boire
Que le flot amer.
Le vainqueur de l'hydre de Lerne
N'a pas connu ce jus divin.
Horace a mangé le falerne,
Et nous avons trouvé le vin.

Le vin, c'est le feu qui petille
En pleurant sous un ciel vermeil,
Aux rocs de Chypre ou de Castille,
Comme une larme du soleil.
Nobles jeunes hommes,
Les coupes en mains,
Oui, c'est nous qui sommes
Les seuls vrais Romains.
De leur gloire si peu féconde
Nos aïeux se targuent en vain ;
Nos aïeux ont conquis le monde,
Et nous avons conquis le vin.

MOÏSE

ÉCRIT DEVANT LE MOÏSE DEBOUT, STATUE QUE J'AVAIS VUE DANS L'ATELIER DU SCULPTEUR ROMAIN BEZZI

Quand les Hébreux courbaient le front sous l'esclavage,
Quand le Nil les voyait pleurant sur son rivage,
Moïse leur montra de loin des cieux amis
Et déploya pour eux, aux déserts d'Idumée,
Son sublime drapeau de flamme et de fumée
Sur la route des champs promis.

Pour étancher leur soif dans les ardentes courses,
Des artères du roc il fit jaillir les sources;
Pour les nourrir, il fit pleuvoir d'un ciel serein
La manne, pain de Dieu, qui, l'aurore venue,
Descendait lentement des greniers de la nue
Sur tout un peuple pèlerin.

Le désert est franchi, voici vos jours prospères :
Soyez libres, Romains, libres comme vos pères ;
Mais, pour mieux ressaisir votre antique fierté,
Pour dominer encor la superbe Italie,
Romains, il faut chez vous que le travail s'allie
Avec sa sœur la liberté.

Il faut semer le blé, manne de vos prairies,
Sur le sein de Cybèle, aux mamelles taries,
Car le chariot volsque et la mule au pied sûr,
Pour rendre à vos enfants la liberté facile,
N'apportent plus les blés récoltés en Sicile,
Du môle de Brinde ou d'Anxur.

Sur nos plaines en deuil, aux salutaires ondes,
Ajoutons le trésor de nos sueurs fécondes ;
Au soc de la charrue habituons nos mains ;
Et souvenons-nous tous dans Rome, notre mère,
Que le travail, avant tous les faux dieux d'Homère,
Fut le premier dieu des Romains.

Demain changeons en soc le fer de l'esclavage :
Sur les marais pontins que le fléau ravage
Réveillons en sursaut tout un peuple qui dort ;
Par mon indigne voix Dieu même vous convie
A semer les jardins et les fleurs de la vie
Sur ce domaine de la mort.

Moïse, c'est le chef que des femmes timides
Sauvèrent de la mort devant les Pyramides,
Comme pour annoncer aux siècles à venir
Que toute grande chose aux femmes sera due,
Et que sur elles Dieu tient sa main suspendue,
Toujours prête pour les bénir.

Les femmes sauveront ainsi l'œuvre nouvelle,
La sainte liberté que ce jour vous révèle;
Elles auront aussi des paroles de miel
Pour le chef inconnu, le travailleur d'élite,
Qui viendra nous donner, comme à l'Israélite,
L'eau du roc, la manne du ciel.

A UNE DAME

QUI VOULAIT AVOIR MON PORTRAIT

Cet heureux portrait que j'envie
Restera donc auprès de vous:
L'original sera jaloux
Du beau destin de sa copie.

FRAGMENTS D'ÉPOPÉE LYRIQUE

L'HOMME DU XIXe SIÈCLE ET LE GÉNIE DE L'HISTOIRE

SCÈNE PREMIÈRE

L'HOMME DU XIXe SIÈCLE

La moitié de ce siècle a passé comme un rêve,
Et rien ne s'accomplit encor, rien ne s'achève;
Tout languit au chantier; toujours le monument
Doit grandir, et toujours son architecte ment.
Aux premières lueurs du jour, quand je m'éveille,
Je vois l'œuvre à peu près au niveau de la veille,
La parole stérile a tué l'action,
Et ce siècle, oubliant sa noble mission,
N'a plus qu'un pas à faire, et l'autre moitié tombe,
Ainsi que la première, au néant de la tombe,
Sans nous laisser un ciel serein, sans avoir mis
Une pierre de plus au monument promis !

La guerre est toujours là devant nous, qui se lève,
Prête à changer le soc de la charrue en glaive,
A fermer brusquement les portes des bazars
Et du temple où la paix donne la vie aux arts!
Eh quoi! les voyageurs, qui, traversant les ondes,
S'en vont, sur un vaisseau, visiter d'autres mondes,
Que leur passage soit serein ou désastreux,
S'accordent tous pour vivre en bons frères entre eux,
Et timides, groupés dans la même coquille,
Ils forment en passant une seule famille!
Et qu'est-ce que la terre? Un globe aérien
Rempli de passagers qui ne connaissent rien,
Qui ne sauront jamais, sur leur flottant domaine,
Le port où, dans leurs nuits, la main de Dieu les mène,
Quel rivage infernal ou divin ils verront
Surgir devant l'abîme où leurs yeux plongeront:
Eh bien, au lieu de faire, avec un calme sage,
Unis et fraternels, ce terrible passage,
Au lieu de l'accomplir, ce périlleux chemin,
Le sourire à la lèvre et la main dans la main,
Ils voyagent toujours en nourrissant dans l'âme
Des prétextes de guerre et des haines de flamme,
A la moindre raison, déchirant sans pitié
Le pacte solennel que signa l'amitié;
Et comme si la mort, sur toutes les frontières,
N'engraissait pas assez l'herbe des cimetières,
Ces pèlerins d'une heure, ici-bas, en passant,
Batailleurs éternels, se nourrissent de sang!
Oh! tout espoir s'éteint! car au siècle où nous sommes
Ce ne sont pas les bras qui manquent, mais les hommes;

Les travailleurs sont prêts, mais, la truelle en main,
Ils se sont endormis sous l'arbre du chemin ;
Tout l'œuvre est en ébauche, et, sans finir sa tâche,
Le bûcheron lassé laisse tomber la hache,
Désespérant d'abattre, aux deux flancs des vallons,
Les chênes attendus pour des travaux si longs.
C'est fini... de ma foi la dernière étincelle
Est morte... Mon esprit dans le doute chancelle,
Et moi-même, à ce jour niant un lendemain,
Découragé, je tombe au milieu du chemin.

(Il s'asseoit dans une attitude d'épuisement.)

SCÈNE II

LE GÉNIE DE L'HISTOIRE, L'HOMME

LE GÉNIE

Relève-toi ! je viens secourir ta faiblesse
Et t'arracher du cœur ce doute qui te blesse,
Et faire rayonner dans tes yeux abattus
La flamme du génie et des mâles vertus.

L'HOMME

Quel est ton nom?

LE GÉNIE

Attends, tu le sauras ; écoute
D'abord... Qui t'a permis de t'arrêter en route ;

D'engloutir au néant un siècle tout entier;
De déserter enfin à midi ton chantier?

L'HOMME

J'ai douté, j'ai fléchi; si Dieu fait un prodige,
Je me relèverai...

LE GÉNIE

Relève-toi, te dis-je!
Et suis-moi, car je veux exhumer à tes yeux
Tout ce qu'ont fait de grand les siècles, tes aïeux,
Non dans l'histoire écrite, où la lettre qui tue
Montre le piédestal et cache la statue;
Non dans un livre étroit, où le lecteur bénin
Voit passer un géant sous la forme d'un nain; —
Mais tu verras sortir de leurs antiques fosses
L'Égypte avec ses rois, ses dieux et ses colosses,
Vivante et jeune, ayant sous ses mille oasis
Les chantiers de l'artiste et les autels d'Isis; —
Puis Athènes, non pas cette ville expirée
Sous le bec du croissant au sable du Pirée;
Mais celle que Minerve honora de son nom,
Celle que Phidias ceignit du Parthénon
Comme reine des arts, quand du haut promontoire
Sunium sur la lyre entonnait son histoire; —
Puis Rome avec ses dieux, ses pontifes, ses rois,
Ses monuments scellés par la louve ou la croix;
Son Forum, beau jardin tout semé de portiques,
Où dans l'ombre passaient les triomphes antiques;

Enfin son Vatican, où le travail des arts
A su rendre aux chrétiens la Rome des Césars.
Homme de peu de foi, viens, relève la tête!
La résurrection de tout ce monde est prête;
Le voile du passé va déchirer ses plis;
Viens, et quand tu verras quels travaux accomplis,
Quels torrents de sueur ont illustré ces âges,
Tu voudras prendre encore un nom parmi les sages,
Et me donner aussi, ranimant tes efforts,
Un grand siècle, héritier de ces grands siècles morts.

L'HOMME, se levant

Il est donc des conseils qui rendent le courage,
Des rayons ranimant les fleurs après l'orage!
La force me revient au son de cette voix:
Oui, viens les exhumer, ces choses d'autrefois.
De mon sommeil si lourd puisque tu me réveilles,
Je te suivrai partout; montre-moi ces merveilles
Dont l'histoire nous parle et qu'on ne voit jamais,
Car nul livre ne peut atteindre à leurs sommets.
Si tu me fais toucher du doigt, dans mon voyage,
Ces travaux de granit, merveilles d'un autre âge,
Si, par ton sceptre d'or, tu tires du néant,
Sur le Tibre et le Nil, tout un peuple géant,
Tu tires du tombeau les œuvres immortelles
Qu'Athènes vit éclore aux mains de Praxitèles;
Avec leur auréole, oui, si tu me les rends,
Ces peuples autrefois civilisés et grands,
Je sens qu'on doit revivre au souffle de leurs âmes,
Que je retremperai ma force dans leurs flammes,

Et que je puis, avec ce noble souvenir,
D'un sublime passé faire mon avenir!

ACTE II

L'ATELIER DU SCULPTEUR CHRINIAS, A ATHÈNES

Au lever du rideau, Chrinias donne le dernier coup de ciseau à la statue d'Apollon. Olympia est en extase devant le chef-d'œuvre.

OLYMPIA

Quelle fête! quel jour de gloire et d'allégresse!
Apollon redescend au milieu des humains!
Le myrte et le laurier manqueront à la Grèce
Pour couronner ce Dieu ciselé par tes mains!

CHRINIAS

Olympia, c'est toi qui, par un doux mystère,
As conduit mon ciseau pour le rendre immortel;
Je voudrais que ce Dieu, dédaigneux de la terre,
Remontât vers l'Olympe et te laissât l'autel.

Femme, je t'ai jadis aimée
Sur d'autres bords, sous d'autres cieux,
Dans quelque oasis parfumée,
Douce aux mortels et chère aux dieux.
Cette terre, où tu fus si belle,
Nous vit mourir le même jour,
Mais notre âme n'est pas mortelle,
Et notre âme, c'est notre amour!

OLYMPIA

Oui, comme toi, je crois entrevoir à cette heure,
Dans un songe lointain, ma vie antérieure;
J'ai comme un souvenir vague, mais émouvant,
De rameaux de palmiers agités par le vent,
De colosses taillés d'un bloc dans la carrière,
De temples défendus par de grands sphinx de pierre,
Et dans ce beau pays, mystérieux berceau,
Ville sans fin, ayant un fleuve pour ruisseau,
Je ne vois que toi seul, je crois entendre encore
L'hymne que tu disais au lever de l'aurore,
Lorsque des travailleurs le chœur mélodieux
Se rendait au chantier en invoquant les dieux.
Peut-être sommes-nous, comme disent les sages,
Ces deux rayons vivants qui traversent les âges,
Et, quand un siècle meurt, rallument son flambeau
En promettant à l'homme un avenir plus beau.

Oui, notre faible trame,
La mort la brise en vain;
Car qui peut briser l'âme?
C'est un rayon divin!
D'un autre ciel bannie,
Après l'œuvre finie,
Après le but atteint,
Notre âme rajeunie
Porta dans l'Ionie
L'amour et le génie,
Flambeaux que rien n'éteint!

A MÉLINGUE

APRÈS BENVENUTO CELLINI

Oui, voilà bien l'artiste, avec sa vie amère,
Soit qu'il chante des vers, comme le vieil Homère,
Soit qu'il jette sa fresque aux murs du Vatican,
Qu'il bâtisse un palais ionique ou toscan,
Ou qu'il donne à des blocs les formes immortelles
Transmises par l'Olympe aux mains de Praxitèles :
C'est toujours un travail acharné de lutteur,
Toujours la bête fauve et le gladiateur,
Toujours au pic d'un mont le hardi Prométhée
Livrant à son vautour sa chair ensanglantée.
L'artiste n'a point d'autre existence ici-bas :
Il souffre, et ses travaux ne sont que des combats.
Oui, tu l'as bien comprise, aux feux de l'insomnie,
Cette lutte de mort que soutient le génie,

Cette vallée aux pleurs que le doigt du destin
Ouvrit devant le pied du géant florentin,
Et qu'il a parcourue, avec l'ombre du Dante,
En jetant aux tisons de sa fournaise ardente
Son airain et son âme, afin que le métal
Coulât sous la statue, et fit le piédestal.

SAGESSE ÉGYPTIENNE

Sur le sol que le Nil débordé rend humide
Que fait-il, ce grand sphinx, couché dans le limon,
Ses yeux toujours fixés vers les sables d'Ammon
Comme un monstre géant, fils de la pyramide?

Au passant cherchant l'heure aux ombres du gnomon
Il propose une énigme, et la bouche timide
Que dessèche le feu de l'ouragan numide
Ne peut pas s'entr'ouvrir pour répondre au démon.

Alors le voyageur veut sonder le mystère
Que lui garde au désert le roc silencieux,
Ce mot jamais redit par l'écho solitaire.

Mais devant le granit, qui s'obstine à se taire,
L'obélisque, debout comme un doigt de la terre,
Le console du doute en lui montrant les cieux.

CHANT DES COMPAGNONS DE GUTTEMBERG

Oui, notre œuvre sera bénie,
Travaillons du matin au soir
Pour la pensée et le génie,
Vin nouveau qui sort du pressoir.

Le travail est le dieu du monde;
Il ennoblit nos quatre noms;
Qu'au présent l'avenir réponde;
Travaillez, mes chers compagnons.

Second soleil, œuvre sublime,
Tout l'univers va vous bénir,
Et chaque feuille qu'on imprime
Est un rayon pour l'avenir.

Aux feux d'une clarté nouvelle,
La raison brille et l'erreur fuit.
Voici la première étincelle :
L'univers n'aura plus de nuit.

CHANT DES LANSQUENETS

AU SIÉGE DE ROME EN 1527

Beaux lansquenets du connétable,
Du connétable de Bourbon,
Venez chanter et rire à table,
L'hôtesse est jeune et le vin bon.

Au vieux rempart la brèche est faite ;
Nous prendrons la ville demain...
Il faut dans sa dernière fête
Enterrer le peuple romain.

LA BETTERAVE ET LA CANNE A SUCRE

FABLE

Un jour, la canne en main, se promenait aux champs
Une orgueilleuse betterave;
Elle avait une mine grave,
Et contre les colons lançait des traits méchants,
Lorsque, pour réclamer une part de son lucre,
Dans le même sentier survint la canne à sucre,
Roide comme un bambou, secouant dans les airs
Les feuilles de sa chevelure,
Riante et vive en son allure,
Mais dans son cœur si doux cachant des soins amers.

— Que viens-tu faire ici, vile plante exotique?
Dit la betterave en courroux;
Va déposer ton sucre roux
Sur les écueils lointains de la mer atlantique;

Ici nous nous passons de toi :
Je suis reine, mon sucre est roi.
Ah ! je devine ton manége,
Mais de tes ruses je me ris ;
Je fais des pains blancs comme neige,
Et règne au café de Paris.
Désormais tu ne saurais plaire :
Tu vieillis, on veut du nouveau ;
Va-t'en donc, ou, dans ma colère,
Je te brise comme un roseau.

— Je ne viens point ici pour te livrer bataille,
Dit la canne, riant du plus haut de sa taille ;
Malgré toi, mon sucre est chéri ;
Aux vrais gourmands je fais envie,
Et n'ai fréquenté de ma vie
Le pourpier ni le céleri.
Je suis le sucre, quoi qu'on die !
Le tien est arrivé trop tard
Aux fabriques de Normandie,
Et tu n'es jamais qu'un bâtard.
Ainsi, reconnais ma puissance,
Dans ta voix mets plus de douceur ;
Brûle ton extrait de naissance :
Il ment s'il t'appelle ma sœur !

La betterave alors, rougissant de colère,
Vint heurter au logis de son doux fabricant.
Il déjeunait. La plante au discours éloquent,
Pour demander vengeance, explique son affaire.

La canne vint ensuite, et, droite comme un I,
Plaida l'antique droit de son sucre banni.
Le tribunal était mauvais pour elle :
Le juge fabriquait la betterave, et, quand
Une canne passait au nez du fabricant,
Toujours il lui cherchait querelle.
A cette heure pourtant il était seul chez lui,
Et, ne redoutant pas la censure d'autrui,
Il rendit grâce à la fortune,
Prit les plaignantes au collet,
Fit une salade de l'une,
Et de l'autre il sucra son lait.

AU MISANTHROPE

Tout vous blesse, tout vous afflige ;
Ah ! je comprends votre courroux :
Le sort trop cruel vous oblige
A vivre sans cesse avec vous.

LE VINGT MARS

A ALEXANDRE DUMAS

Je rêvais de grands bois aux cimes éclatantes,
Où l'on s'endort l'été sous mille fraiches tentes,
Sur un lit de gazon ; déjà j'étais heureux
De courir au hasard, près de ruisseaux sans nombre,
En plein soleil, ou bien sous des arcades d'ombre,
Quand nous revient l'hiver hideux.

Oui, la nature change, et tout change autour d'elle!
Ce soir, j'ai salué la première hirondelle,
Pauvre folle qui croit annoncer le printemps!
Elle mourra demain pour s'être trop pressée;
Car la loi des beaux jours, hélas! est renversée,
Le monde est trop vieux de cent ans.

J'ai vu des amandiers, là-bas, sur nos rivages,
Entremêlant leurs fleurs à mille fleurs sauvages;
Ce soir, tout était mort, flétri comme en janvier!
Mars tombe, avril renaît; n'importe! l'hiver dure :
Il ne reste aux jardins que la pâle verdure
Qui grisonne sur l'olivier.

Ce n'était point ainsi dans le berceau des âges,
Nous répètent souvent nos vieux pères, les sages :
Pour la première fois, je crois qu'ils ont raison.
Je crois que le vingt mars, autrefois dans le monde,
A jour fixe, versait le chaud rayon sur l'onde,
Et l'eau froide sur le tison.

L'hirondelle et la fleur ne savent pas ces choses!
Elles viennent toujours pour annoncer les roses
A la date qu'Adam écrivit de sa main.
Hélas! depuis Adam la terre est refroidie!
L'hirondelle se meurt sur nos toits engourdie,
Et la fleur sur notre chemin!

A LA SOURCE D'EAU SALÉE

D'où peux-tu donc venir, ô source d'eau salée,
Qui tombes dans le flot amer?
Cette terre est de pleurs une triste vallée;
La terre pleure dans la mer.

Elle pleure, et, semblable à ces amantes fières
Qui veulent cacher leurs douleurs
Et voilent de leurs mains les humides paupières,
Ces brillantes sources de pleurs,

Elle a trouvé bien loin, à l'écart de la foule,
Un lieu secret qu'on ne peut voir,
Un coin mystérieux où chaque larme coule
Dans un immense réservoir.

Puis elle a revêtu sa somptueuse robe
D'écarlate aux reflets ardents,
Parure de gaité, beau voile qui dérobe
Les amertumes du dedans.

Elle a mis à son front, que tant d'azur décore,
Une aigrette de pins joyeux,
Ondoyant éventail qui rafraîchit encore
L'ardente rougeur de ses yeux.

Et de l'aube à la nuit et de la nuit à l'aube,
Ce roc, sensible monument,
Confident des douleurs qui désolent ce globe,
Doit pleurer éternellement.

TOUJOURS LA MER

A l'heure où le ciel se constelle,
Aux lieux que j'ai cent fois dépeints,
Parmi le thym et l'immortelle,
On voudrait s'asseoir sous les pins;

Voir à ses pieds la mer sereine
Ou mugissante tour à tour,
De la vie image incertaine
Et mobile comme l'amour.

La mer est une œuvre sublime,
Un monde toujours en travail;
Le même flot qui fait l'abîme
Fait les perles et le corail.

Venez aujourd'hui, la mer gronde,
La colère agite son flot;
La blanche écume de son onde
Couvre navire et matelot.

Venez demain : elle sommeille...
Passez vaisseaux, le flot est sûr;
Dans les rayons elle est vermeille,
Dans les ombres elle est d'azur.

Et le marinier qui s'éveille
Retrouve un tranquille chemin ;
Souvent l'orage de la veille
Fait la beauté du lendemain.

QUATRAIN

Le nuage noir de l'aurore
A l'horizon s'est effacé :
L'orage du ciel est passé,
L'orage du cœur dure encore !

LES TROIS MARIE

A MADAME MARIE DORVAL.

1836

Trois femmes, en ce siècle où l'art donne les trônes,
Dans nos scéniques jeux ont conquis des couronnes.
Le monde, en les voyant, s'est fait silencieux;
Triangle étincelant, et trinité divine,
Parés d'un même nom que tout homme devine,
Car il luit au plus haut des cieux.

Tout sublime talent de nos jours se marie
Au nom par excellence, au doux nom de Marie :
Malibran le reçut d'un céleste parrain;
Taglioni le porte, et vous aussi, madame,
Vous la fille d'Hugo, vous qui tenez le drame
Sous votre sceptre souverain.

De tant de dons en vous admirant le mélange,
Chacun, à vos côtés, peut dire comme l'ange
Ce verset immortel et d'un parfum si doux :
Salut, salut à vous, qui régnez sur nos âmes !
Femme, soyez bénie entre toutes les femmes,
Car le génie est avec vous.

QUINZE AOUT

Cette date aujourd'hui n'épouvante personne;
Et sur le haut clocher lorsque l'airain résonne
Parmi les chants d'amour et de sainte gaité,
Il dit au monde, en proie à sa douleur amère,
Que le pardon descend de la céleste mère
Dans les doux rayons de l'été.

A GEORGES BELL

Fils des hautes Pyrénées
Foulant, par monts et par vaux,
Les routes abandonnées
Par Roland de Roncevaux,
Comment faites-vous pour vivre,
Un journal sous une main
Et sous l'autre main un livre,
Dans le faubourg Saint-Germain?
Heureux le garde champêtre
Du Béarn, pays béni,
Le berger qui mène paître
Ses moutons à Gavarni!
Heureux, dans leur vie errante,
Heureux s'ils avaient reçu

Quinze mille écus de rente,
Et gagnés à leur insu !
Oh ! quel sort digne d'envie !
Jouir de tout dans la vie,
Avec de pauvres habits !
Boire avec une compagne
Vins de France et vins d'Espagne,
En conduisant des brebis !
Ainsi donc je vous invite
A gagner en feuilletons
Cent mille écus au plus vite
Pour acheter trois moutons.
Je ne sais quel goût m'attire,
Depuis que j'ai réfléchi,
Vers le métier de Tityre,
Mais d'un Tityre enrichi.
Puis les heures fortunées,
Ami, pour vous sonneront ;
Vous irez aux Pyrénées
La résille sur le front ;
Vous aurez l'air pur, l'eau vive,
A table plus d'un convive,
Et des appétits gloutons,
Et vous mangerez vos rentes
Sur des rives odorantes,
En conduisant vos moutons.

A MADAME H. DE BALZAC

QUI PARTAIT POUR NAPLES

L'hiver est un été quand le flot de Sorrente
Se déroule à vos pieds sur la rive odorante,
Quand, les yeux attachés aux nuages du soir,
Dans le mois de décembre on peut venir s'asseoir
Vers Misène, devant la riante colline
Où le volcan noircit les galères de Pline,
Un jour où Naples vit un spectacle bien neuf,
Sous le divin Titus, l'an soixante-dix-neuf.
Depuis ce mauvais jour, en s'ornant d'un cratère,
Le Vésuve enfantin changea de caractère:
Sur le calme rivage et le coteau voisin,
Où sur des grappes d'or s'arrondit le raisin,
Il suspend nuit et jour sa colère ennemie;
Parfois, après un siècle, on la croit endormie,

On se dit : Le Vésuve est mort ; ses feux ardents
Sont éteints ; vieux lion sans griffes et sans dents,
Nous ne le craignons plus... Et ce mort de la veille
Le lendemain s'émeut, soupire, se réveille,
Lance à l'azur des cieux tout son feu prisonnier,
Agite les maisons de la cave au grenier,
Et de sa grande voix, que Pline jeune vante,
Dans les hôtels garnis il jette l'épouvante !
Jouissez de l'hiver sur ce sol étranger,
Madame, c'est pour vous que le tiède oranger
Va fleurir dans le mois où le tison s'allume,
Où le nord est transi par la neige ou le rhume ;
C'est pour vous que l'aurore, au ciel napolitain,
Promettra de beaux jours suivis d'un doux matin.
Goûtez donc ces splendeurs, et que dans tous vos rêves
La voix de Naples chante à minuit sur ses grèves ;
Mais revenez bientôt vers le pays toscan,
Car Florence est meilleure et n'a pas de volcan.

HERCULANUM

OU

L'ORGIE ROMAINE

Ils étaient mille, tous de race militaire et patricienne,
qui avaient suivi Titus en Judée;
hommes de débauche et grands contempteurs de vertu.

AMM. MARC.

HERCULANUM

La première éruption connue du Vésuve eut lieu sous le règne de Titus, l'an de J. C. 79; elle détruisit Herculanum.

Jeunes contemporains, poétique auditoire,
Sourds aux bruits de la rue, écoutez une histoire
Dont nulle bouche encor n'a fait ses entretiens,
Mystère qui remonte à l'ère des chrétiens :
Aux secrets de là-haut toujours ce qui se lie,
Quoique empreint de raison, ressemble à la folie;
Or, écoutez ce chant de plaisir et d'horreur!
Titus régnait, Titus, le divin empereur,
Qui porte un nom si beau parmi les rois d'élite;
Titus, le destructeur du peuple israélite;
Lui qui brûla Sion, et s'en revint suivi
Des enfants de Juda, des enfants de Lévi.

Le monde était tranquille et la paix était faite.
Le triomphe volait sur son chemin de fête;
L'empire s'endormit dans un bruyant repos;
Le soldat se fit homme; on ploya les drapeaux.
Prévoyant, cette fois, une trop longue attente,
Le vieux centurion brûla ses pieux de tente;
On éleva partout des autels à Vénus,
Et le prêtre ferma le temple de Janus.

Rome la belliqueuse avait brisé sa lance;
Alors vinrent des jours de splendide opulence,
De somnolent bonheur, de suaves ennuis,
Des jours de volupté, de parfums, et des nuits
Telles que la bacchante, aux aguets sous les treilles,
Dans les fêtes de Pan n'en vit point de pareilles.
L'homme était fort et brun; dans ses festins si lents,
Il exerçait sa faim sur des mets succulents;
A ses tricliniums, remplis d'amis intimes,
Il découpait les corps des laineuses victimes,
Comme aux repas d'Homère, où la main des héros
Sur la table de chêne allongeait deux taureaux.
La femme, avec son œil, l'œil céleste des Gaules,
Sa chevelure d'or ruisselante aux épaules,
Sa gorge de statue et son air sibyllin,
Et son beau corps trahi par sa robe de lin,
La femme ressemblait aux nymphes d'Arcadie,
Qui dans un cœur de faune allumaient l'incendie;
Et l'on voyait courir tout Rome aux jeux du soir,
Où, pour se faire aimer, elle venait s'asseoir.

L'or abondait : Titus, vainqueur en Palestine,
De retour pour calmer la légion mutine
Et réjouir longtemps sa grande nation,
Morcela les trésors du temple de Sion.
Un jour, il fit jeter aux petillantes flammes
Le cèdre de Moïse orné de riches lames,
Les coupes d'Aaron, tous les vases d'or fin,
L'arche que protégeait l'aile du séraphin,
Tous ces riches métaux qui, sous le saint portique,
Brillaient selon la loi gravée au Lévitique.
Le fondeur souilla tout de ses profanes mains,
Et de l'or du vrai Dieu fit des écus romains.
Cette fois, nul fléau ne vint de la nuée
Pour accorder vengeance à l'arche polluée;
Il fut long et complet le sacrilége : eh bien,
L'impunité régna partout, Dieu ne fit rien !

Et l'été vint; l'été, saison des douces fêtes,
L'été, que salua le cri de leurs poëtes;
La litière volante et la mule au pied sûr
Emportèrent de Rome, aux blancs rochers d'Anxur,
Tous ces hommes heureux qu'en odes sibyllines
Parthénope appelait sur ses belles collines;
Le rameur, sur son banc, transportait ces colons
A l'autre bord du golfe, à ces tièdes vallons
Où deux cités, deux sœurs, l'une à l'autre groupée,
L'une fille d'Hercule et l'autre de Pompée,
Aspirant la fraîcheur sous le Vésuve ami,
Allongeaient leurs pieds blancs sur le flot endormi.

Celui qui les créa, ces deux villes éteintes,
Les colora partout d'harmonieuses teintes;
L'artiste ingénieux y jeta mollement
L'arabesque sans fin d'un songe heureux qui ment,
Les fêtes du dieu Pan, les courses des ménades,
Les choses de Vénus au front des colonnades;
Les nymphes accourant à la danse du soir,
Sans effleurer le sol, blondes sur un fond noir;
Les roses et les fruits qu'effleuraient aux corbeilles
L'aile des papillons ou le dard des abeilles;
Pour ces villes d'amour l'azur fut prodigué,
Tout, jusqu'à leurs tombeaux, était riant et gai,
Comme dans Sybaris, autre ville odorante
Qui dort au bruit des flots du golfe de Tarente.

Un jour de cet été, jour que le vieux destin
Avait caché longtemps à tout Napolitain,
Un jour, Herculanum, sur la rive sonore,
Ne fit qu'un sommeil court et vit lever l'aurore :
Le riche Pollion, arrivé le matin
Dans sa villa de marbre, illustrait un festin;
Sa table se courbait sur sa fraîche terrasse,
Et mille conviés, Romains de noble race,
Célébraient ce grand jour où l'Hébreu fut vaincu,
Où sa voix en pleurant dit : « Sion a vécu ! »
On avait disposé sous la main du convive
Le lierre toujours frais avec sa feuille vive;
Le vin se reflétait sur les tempes en feu,
En desséchant les fleurs, les fleurs qui durent peu;

Mais l'archipel voisin envoyait jusqu'aux frises
Les parfums voyageurs sur les ailes des brises,
Et le doux vent du soir, tout le jour attendu,
Enflait le tissu rouge aux colonnes tendu.
Heure d'orgie! alors la volupté circule
Sous les pins embaumés de la ville d'Hercule :
L'esclave a dénoué le blanc voile du sein ;
Le convive amoureux, levé sur son coussin,
Désignant aux lambris de suaves peintures,
Aux filles de Sion enlève leurs ceintures,
Et Pollion le riche, élu roi du festin,
Pour les exciter mieux, leur dit ce chant latin :

« Enfants ! que la coupe soit prête !
De roses couronnons le vin ;
Amis, buvons le vin de Crète
A Titus, l'empereur divin !
Que jusqu'à la dernière goutte
La patère se vide toute ;
Tendez la patère à l'enfant.
Selon la coutume latine,
Au vainqueur de la Palestine,
A Titus, le Dieu triomphant !

Amis, le falerne ruisselle
Dans les celliers de ma villa ;
Portez-nous l'amphore que scelle
Le cachet vierge de Sylla :
Buvons aussi ce vieux falerne

Au vainqueur de l'hydre de Lerne,
Protecteur de notre cité :
Il faut que cette nuit décide
Qui de nous est digne d'Alcide,
Qui de nous l'a ressuscité !

Aux épaule de nos maitresses,
Nous qui jetons des bras nerveux,
Qui faisons ruisseler leurs tresses
Ainsi qu'un torrent de cheveux ;
Nous dont l'allure libertine
Fait rougir la vierge latine
Qui passe devant les censeurs,
Qui savons tout ce qu'on exprime
De vif plaisir et de doux crime
Avec nos filles et nos sœurs,

Montrons aux sœurs des Juifs rebelles
Qu'en notre pouvoir nous tenons,
A ces filles brunes et belles,
Des Romains dignes de leurs noms !
Depuis nos mères les Sabines,
Jamais de plus de concubines
Nous n'avons jonché nos coussins ;
Embrassons de toutes nos âmes
La femme sur un lit de femmes ;
Que nos lèvres brûlent leurs seins !

Loin d'ici la pudeur et les grâces décentes,
Vertus qui font notre dédain ;
Flétrissons à la fois de caresses puissantes
Ces fraîches roses du Jourdain !
Le vin brûlant se mêle au feu de notre veine,
Les parfums montent des récifs,
Notre beau lit d'ivoire embaume de verveine :
Tout excite aux baisers lascifs.
Venez toutes ici, venez, femmes exquises,
Vos doux maîtres sont amoureux ;
Au prix de notre sang nous vous avons conquises.
Pleurez bien pour nous rendre heureux.
Oh ! les pleurs valent mieux que le fade sourire,
Filles au visage abattu ;
Écoutez donc ces mots que l'on ne peut écrire
Et qui font rougir la vertu :
Aux conseils importuns de vos sages matrones
La volupté seule répond,
Et nos lits avec vous sont plus beaux que les trônes
Des rois de la Perse et du Pont. »

Un vif éclair blanchit la sonore terrasse
Où Pollion chantait sur le mode d'Horace ;
Un vieil esclave hébreu, qu'on ne connaissait pas,
Entrait avec l'éclair dans le lieu du repas.
Sa face de bélier avait un teint livide ;
Il frappa d'un doigt fort sur une amphore vide.
Selon l'usage antique, et cet étrange son
Suspendit le vers libre et donna le frisson.

« Hommes heureux, dit-il, savez-vous que la nue
A revêtu, ce soir, une forme inconnue?
Que l'ardente vapeur qu'exhale votre sol
Comme un pin lumineux s'élève en parasol?
Voyez cette colonne au feuillage d'acanthe
S'agiter convulsive, ainsi qu'une bacchante:
Le falerne a donc mis sur vos yeux un bandeau?
La cendre tombe ici comme une trombe d'eau;
Sur ce marbre disjoint, tel qu'un navire à l'anse,
En mouvements légers votre lit se balance.
Entendez-vous ces cris de vieillards et d'enfants?
Tout le vallon est plein d'atomes étouffants.
Herculanum se meurt! la plaine est une étuve;
Cette ville s'asseoit sur l'orteil du Vésuve;
Vos marbres ont craqué; la flamme va sortir,
Elle va vous brûler sous vos pourpres de Tyr!

— Que nous veut ce vieux faune, à la voix de Cassandre,
Avec son noir sayon tout constellé de cendre?
Dit Pollion. Amis, que l'esclave africain
Nous verse le massique; il faut boire à Vulcain!

Que d'autres fleurs ceignent nos tempes!
Bravons le feu sous ces abris;
Esclaves, suspendez les lampes
Aux chaînes d'or de ces lambris:
Pour soleil de nos chastes scènes,
Il nous faut ces lampes obscènes

Qui parent ma salle de bain ;
C'est l'œuvre des eunuques perses ;
Je les achetai cent sesterces
De Clymodore le Thébain. »

Et les voix du dehors criaient : — « La mer écume ;
Voici les temps prédits par la vierge de Cume ;
La mer brûle ; les rocs fondent comme du miel ;
Pas un rayon de jour ; pas une étoile au ciel !
Dieux grands ! dieux immortels ! c'est notre heure dernière !
Les pins sont secoués ainsi qu'une crinière ;
Le Vésuve indigné rugit comme un lion ;
N'offense pas les dieux, écoute, ô Pollion !

— Divins faunes aux pieds de chèvres,
O vous qui pouvez tout oser,
Prêtez-nous ce feu de vos lèvres
Qui s'accroît dans un long baiser !
S'il nous faut subir la mort pâle,
Mourons comme Sardanapale,
Ce sage du bel Orient ;
Pour mourir au milieu des flammes,
Il nous faut un bûcher de femmes :
Nous y monterons en riant ! »

Et les voix : « Fuyez donc, fuyez, la lave approche !
Nos pas laissent partout l'empreinte sur la roche !

— Viens ici, nautonier; tourne ton bec d'airain;
Prends ces trente écus d'or; voguons au lac Lucrin.
— Voici, voici le feu! — c'est un fleuve qui roule;
— Dieux! le temple d'Isis! voyez comme il s'écroule!
— Oh! si je puis revoir le soleil radieux
Demain je sacrifie une hécatombe aux dieux!

— Que maudit soit le Romain lâche
Qui baise l'autel de la peur!
Tressons-nous des couronnes d'ache:
Elles dissipent la vapeur.
Gloire, gloire au père Liée!
Que la pudeur soit oubliée,
Jetons la tunique aux cent plis;
Dans notre débauche nocturne,
Jetons aux flots toge et cothurne:
Nous voilà nus, broyons nos lits! »

Et les voix : « La mer monte et la terre s'abaisse;
— Tout le sol disparaît sous une cendre épaisse.
— Quoi! les temples aussi dans l'abîme s'en vont!
A quoi pensent les dieux? — la montagne se fond!
— Hercule est contre nous, — fuyons d'un pas agile;
Allons sous le laurier du tombeau de Virgile:
C'est un arbre sauveur. — Comme la terre bout!
— Nous n'aurons pas demain une maison debout!

— Quand on est mille à boire ensemble,
Dans la vapeur d'un gai repas.

Étendus sur des lits, il semble
Que la terre ne tremble pas!
Approche donc, livide esclave,
Va remplir ma coupe de lave:
Je veux boire ce vin d'enfer.
Buvons tous ce vin du Cocyte,
Sachons quels désirs il excite
Dans une poitrine de fer!

— Pollion, hâte-toi; du pied de la colline
Tu peux gagner encor les galères de Pline;
Sors avec tes amis... Non, ne sors pas: le flot,
Embrassant ton palais, en a fait un îlot;
Tes poutres ont craqué; la campagne est si noire,
Qu'on ne voit plus Misène et son haut promontoire;
Tout est mort; ouvre-moi, je suis un soldat, seul
Je t'apporte ton aigle; elle est dans un linceul.

— A toi donc, divin fils d'Alcmène,
Protecteur de ces régions,
Je donne cette aigle romaine
Qui brilla sur mes légions;
Et meurs content! que le feu tombe,
Ce lit me servira de tombe;
C'était l'espoir qui me suivait.
Viens, oh! viens, fille d'Idumée,
Viens, et que ta joue embaumée
Soit à moi mon dernier chevet! »

Ici finit le chant : de la haute solive
La lampe s'écroula, pleine de jus d'olive ;
Et tout fut fait. Un cri de vive l'empereur
Domina d'autres cris d'amour et de terreur ;
On entendit encor les caresses dernières
Murmurant sur le cou des belles prisonnières,
Et la cendre massive étouffa dans leurs lits
Ces mille conviés sur l'heure ensevelis :
Tout disparut... Après l'épouvantable scène,
Un nautonier craintif, venu du cap Misène,
Laissant flotter sa voile abandonnée au vent.
Sur Herculanum mort vit un Hébreu vivant !

FIN

TABLE

—

Préface.

PREMIÈRE PARTIE.

La Vie. 1
Sur la terrasse des Aygalades. 3
L'apparition au bal. 6
Août et novembre. 9
Les Heures. 12
Sous les pins. 14
Sérénade napolitaine. 16
La meilleure musique. 19
Avant le bal. 21
Après le bal. 25
Loin d'elle. 28
En revenant de la mer. 30
Épithalame sur le lac. 32
Brune et blonde. 35
En revenant de la campagne. 37
Souhaits. 39
La danseuse. 41

Départ. 44
Italia. 46
Empoli. 50
Épithalame aux bords de l'Anio. 52
A l'île de Malte. 54
La chanson de Raphaël. 56
A Torquato Tasso. 58
Trinité du poëte. 60
Soupçon injuste. 62
A Zolle. 64
Une veille de fête. 67
A Virgile. 69
Minora canamus. 73
A Ovide. 76
Naissance d'Ève. 78
Paysage. 84
To the same. 82
A la statuette de Marie Taglioni. 85
En valsant. 87
Symbole. 90
Consolation. 93
A mademoiselle C. G. 95
Retour. 97
Tristesse. 98
Thébaïde. 100
Quand elle regardait. 102
Imité d'Apulius. 103
Le dimanche. 104
Un souvenir. 106
Le laurier de Virgile. 108
Sur une feuille de laurier. 109
Anniversaire. 110
Imité d'Horace. 111
Dans la rue. 112
La fille de l'air. 114
Un jour d'avril. 116

Chanson de Rhodes. 117
Chant de l'almée. 119
L'émir de Bengador. 121
La fille de Golconde. 124
A une créole. 127
A une perruche multicolore. 132
Chant de Mounoussamy. 135
Les fiancés. 139

DEUXIÈME PARTIE.

Mon calendrier. 155
Trente et un décembre. 158
Premier janvier. 159
Bon emploi du temps. 161
L'Orient. 162
Le vieil Arabe. 170
L'étoile du marin. 172
Marseille. 174
Écrit devant le portrait de Victor Hugo. 179
Baden. 183
Paradoxe sur l'homme. 185
Souvenir de Londres. 189
A Gérard de Nerval. 190
A Victor Hugo. 194
Adieux à mademoiselle Taglioni. 196
A Félicien David. 199
Avant l'homme. 200
Révolte en mer. 204
A l'Amérique. 210
A Roger de Beauvoir. 214
En abordant l'Italie. 216
Écrit sur le tombeau de Cecilia Metella. 217
Pâques. 219
Aspiration. 220

Absence. 221
A madame ***. 224
Phare. 225
A Rossini. 226
Les deux sources. 228
Mélancolie. 229
Chant des Borgia. 232
Moïse. 234
Fragments d'épopée lyrique. 237
A Mélingue. 244
Sagesse égyptienne. 245
Chant des compagnons de Guttemberg. 246
Chant des lansquenets. 247
La betterave et la canne à sucre. 248
Le vingt mars. 251
A la source d'eau salée. 255
Toujours la mer. 255
Les Trois Marie. 257
A Georges Bell. 259
A madame H. de Balzac. 261
Herculanum. 265

OCT 30 1941